

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN.

Elisabeth.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,
Rue Gît-le-Cœur, n°. 7.



Elle se réfugia sous un grand rocher contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN,

Avec une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur, un Tableau historique des Croisades, une Analyse des ouvrages de JOINVILLE, de VILLEHARDOIN, et des Notes sur le roman d'Élisabeth ;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE DE DOUZE GRAVURES.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

Chez CORBET, Libraire, quai des Augustins, n°. 65.
DABO, Libraire, quai des Augustins, n°. 49.

1818.

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,
RUE GIT-LE-CŒUR, N°. 7.

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE,

PAR Mme. COTTIN;

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE NOTES,

SUIVIE DU POEME DE LA PRISE DE JÉRICHO.

A PARIS,

Chez CORBET, Libraire, quai des Augustins, N°. 63.

1818.

PRÉFACE.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentimens si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tout les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal : mais je ne sais quelle plume

assez éloquente pourrait ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible si on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Elisabeth*.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite : mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parens, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance, et le recit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille

de dix-huit ans, aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin (1).

(1) C'est dans la tendresse de sa mère, et dans la bonté de son propre cœur, que Madame Cottin a puisé ces traits sublimes et touchans, qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie (1), est située sur les rives de l'Irtish; au nord elle est entourée d'immen-

(1) La Sibérie est le pays le plus septentrional de l'empire de Russie, en Asie. Elle est bornée à l'est par la mer du Japon, au sud par la Tartarie chinoise, à l'ouest par la Russie européenne, et au nord par la Mer glaciale. Comme cette immense contrée, de plus de 2000 milles d'Angleterre de longueur, n'a guère au-delà de trois millions cinq cent mille habitans; les empereurs de Russie y envoient tous les malfaiteurs de l'empire condamnés à l'exil par la sentence d'un tribunal, et toutes les personnes suspectes de crimes contre l'état, très-souvent sans qu'elles subissent un interrogatoire ou qu'elles sachent la cause de leur exil. Les peuples qui habitaient la Sibérie, lorsqu'elle fut

ses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans cet espace de onze cents verstes (1), on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles ; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied ; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En

---

conquise en 1777 par le chef de kosaques Yermak, étaient les Tartares, les Vogouls et les Ostiagues. La Sibérie est divisée en deux gouvernemens, Tobolsk et Irkutsk ; les provinces subordonnées à ces deux gouvernemens sont celles de Tomsk, Kolhyvan, Nerischink, Yakutsk ; les deux principaux fleuves sont l'Oby et le Yénisséi. Les personnes qui ne connaîtraient ce pays que par la description que M. Kotzebuë en a faite dans son ouvrage intitulé : *l'Année la plus remarquable de ma vie*, n'en auraient qu'une idée inexacte. Il est évident que M. Kotzebuë n'a point observé le pays qu'il a parcouru : d'un bout à l'autre de l'ouvrage le romancier a tenu la plume du voyageur.

(1) La verste est de trois mille cinq cents pieds anglais. On compte quatre verstes et demie par degré, en Russie. Les Russes mesurent la distance d'un point à un autre comme nous le faisons en France avec la lieue, et les Anglais à l'aide du mille.

avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampans et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousse (1) se montrent comme le

(1) On confond généralement, sous le nom de mousses, trois familles de plantes que Linné a rangées dans sa cryptogamie : les mousses proprement dites qui sont pourvues de feuilles; les lichens qui en sont privés, et les hépatiques, dont les unes ont des feuilles et se rapprochent des mousses, et les autres n'en ont pas et se rapprochent des lichens. Les Grecs les confondaient toutes sous le nom de *bryon* et de *mnion*, et les Latins sous celui de *musci*. Les lichens sont des plantes dépourvues de fleurs, de feuilles et souvent de racines. Les uns sont une simple croûte qui couvre les pierres; d'autres, une substance foliaire et membraneuse qui s'étend sur la terre ou sur le tronc des arbres; d'autres, des filamens cylindriques ou aplatis, simples ou articulés qui pendent aux branches; d'autres ont la forme de cornets ou de verres à pied; d'autres enfin ont des ramifications ramassées en touffe ou écartées en tout sens, et ressemblent à de petits arbrisseaux. On aperçoit, sur diverses parties de leur surface, une farine qu'on croit être la poussière fécondante, et des verrues ou de petits boucliers d'une couleur vive qui sont le réceptacle des grains. Malgré les observations d'Edwig et d'Hoffman, on ne peut encore rien

dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation dis-

---

dire de certain sur leur fécondation. Quoique les petits corps contenus dans les tubercules reproduisent la plante, il n'est pas démontré que ce soient de véritables graines, et non des espèces de bourgeons. Leur reproduction n'est peut-être qu'une simple évolution, comme dans les plantes vivipares. Les hépatiques tiennent le milieu entre les lichens et les mousses. Les unes se présentent sous la forme d'une expansion membraneuse; d'autres sont de petites herbes dont les rameaux nombreux sont appliqués les uns sur les autres, et tapissent les rochers et le tronc des arbres d'une verdure bronzée ou d'une couleur de citron. Leurs étamines sont de petits corps vésiculeux placés dans des faussettes ou dans les plis et les sinuosités des feuilles. Leurs graines, renfermées dans des capsules qui s'ouvrent longitudinalement en plusieurs valves, sont garnies de fils élastiques roulés en spirale qui font un véritable ressort, et qui, en se déroulant, les lancent au loin. Ces capsules n'ont point d'opercule, et souvent point de coiffe. C'est par ces divers caractères qu'on les distingue des mousses. Celles qui ressemblent le plus aux lichens, en diffèrent par toutes les parties de leur fructification, c'est-à-dire, en ce qu'elles ont de vraies étamines et de vraies capsules. Les mousses proprement dites ont une racine, une tige plus ou moins courte, des feuilles alternes et persistantes, une capsule portée sur un pédoncule plus ou moins alongé. Cette capsule, à laquelle on a donné le nom d'urne à cause de sa forme, est couverte d'une coiffe et d'un

paraît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la na-

---

opercule, et s'ouvre transversalement vers le sommet pour laisser échapper les graines. Les mousses sont ramassées en gazons et en touffes satinées, ou étendues comme un tapis élastique sur la terre, les pierres et les bois. Quelques-unes seulement croissent isolées sur le sable et dans les eaux ; il y en a peu d'annuelles. Leurs ovaires, ordinairement fécondés au commencement ou à la fin de l'hiver, ne parviennent à la maturité que l'année suivante, leur végétation paraissant suspendue pendant les chaleurs et les fortes gelées. Quoique desséchées depuis long-tems, elles revivent et reprennent leur faculté végétative lorsqu'on les humecte. Elles partagent cette propriété avec les hépatiques, les lichens et les algues ; et c'est un rapport que ces plants ont avec quelques insectes, tels que le rotifère, qui, desséché sous la forme d'une pellicule, et dans un état de mort apparente pendant des mois entiers, se ranime et agite ses antennes lorsque quelques gouttes de pluie baignent la poussière des toits dans laquelle il est enseveli.

Linné, en disposant les mousses en genres, d'après Dillenius, prit les capsules pour les anthèses. Il crut que les rosettes contenaient les graines, et que les globules renfermés dans les urnes étaient la poussière fécondante ou pollen. C'est Hedwig qui, aidé du microscope, et doué d'une rare sagacité, a démontré cette erreur. Il a vu les étamines lancer leur poussière, et paraître vides après l'avoir lancée : il a vu ensuite les ovaires fécondés, d'abord presque imperceptibles, s'élever et grossir jusqu'à

ture a encore des pompes magnifiques; c'est là que les aurores boréales sont

---

la maturité des graines. Enfin il a semé les graines, et il a obtenu des individus semblables, dont il a décrit la germination.

Les mousses, ainsi que les hépatiques et les lichens, sont beaucoup plus communes dans les pays du nord. Elles fleurissent presque toutes pendant l'hiver C'est à cette époque que, la terre étant dépouillée de toute autre parure, elles lui en donnent une nouvelle. Elles occupent les lieux que les autres plantes ont délaissés. Les rochers, les troncs d'arbres, le sol le plus aride, sont couverts d'une multitude d'espèces qui attestent l'inépuisable fécondité et le travail continuel de la nature. Elles défendent les toits de chaume de la dégradation que l'humidité y causerait, et de la destruction que produit le passage subit de la pluie à la sécheresse; elles les conservent pendant un grand nombre d'années; elles garantissent le tronc des arbres de la surprise du froid et de la gelée. Linné a eu tort de dire qu'elles en dévoraient la sève: ses racines sont superficielles et ne pénètrent point avant dans l'écorce comme celles des autres parasites. Lemonnier a même remarqué que lorsque les racines des arbres plantés dans un jardin rencontrent le tuf et qu'ils souffrent, ils se couvrent de lichens et de mousses, ce qui est l'indication et non la cause de leur dépérissement. Les mousses servent aux peuples du nord pour matelasser les lits de leurs enfans, et elles sont pour cet usage bien supérieures à la paille et à toute espèce de tissu, parce qu'elles absorbent l'humidité, ne se pour-

fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-

---

rissent pas, et ne sont point attaquées par les insectes et les souris.

C'est du lycopode à massue, le même que Linné appelle *lycopodium clavatum*, qu'on tire cette poussière inflammable, connue sous le nom de souffre végétal, qui brûle si rapidement et avec un si grand éclat, et dont on fait les gerbes et les torches lumineuses qu'on agite impunément sur nos théâtres au milieu des matières les plus inflammables. Cette poussière est contenue dans les capsules dont le sommet de la plante est couvert au tems de la fructification; elle n'est point miscible à l'eau. Les femmes russes emploient dans leurs teintures le *lycopodium complanatum* de Linné (lycopode applati); il donne aux étoffes une belle couleur jaune. Les capsules de l'*hypnium rutabulum* de Linné ont exactement le goût des huîtres, et leur infusion a l'odeur de celle du fucus, connu sous le nom d'*helmintocorton*. Le polytric passe pour un puissant sudorifique; le lycopode, appelé par Linné *lycopodium selago*, est un vomitif très-violent; d'autres sont regardés comme des contre-vers. La poussière du lycopode à massue, appliquée extérieurement, passe pour le spécifique du plica polonica.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du lycopode de l'Inde, gravé dans le jardin du Malabar, tom. 12, fab. 14, et connu dans le pays sous le nom de *Tamapouel*, ce qui signifie la plante admirable. Cette plante est célébrée comme possédant des vertus merveilleuses, et surtout comme un aphrodisiaque.

clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent, à ces régions hyperborées, des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. A gauche, il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les front ères de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve

---

Les Lichens vivent jusque sur les sommets granitiques des montagnes primitives où aucun autre végétal ne peut exister. Ils s'implantent dans les rochers les plus durs, les corrodent, y creusent des fossettes, les rendent propres à retenir la poussière qui flotte dans l'air, et à recevoir des semences dans les inégalités pratiquées à leur surface. On mange le *lichen islandicus* de Linné, bouilli dans du lait; on fait un gruau pour le potage, une farine qu'on met dans le pain, et une excellente gelée pectorale. Mais le *lichen rangiferinus* est la production la plus utile des pays du nord. Il couvre de ses touffes blanches les colines glaiseuses et les montagnes escarpées de la Laponie et du Groënland. C'est la nourriture des rennes qui le cherchent et le broutent sous la neige, où il ne cesse de végéter. On sait que les troupeaux de rennes sont l'uni-

sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragmens de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il

---

que richesse des Lapons; ces peuples, privés de nos animaux domestiques et des produits de l'agriculture et du commerce, par la rigueur et la durée de l'hiver, trouvent en eux toutes les ressources que nous fournissent nos bœufs, nos chevaux et nos brebis. Ainsi, sans ce lichen, les régions voisines du cercle polaire seraient inabitées.

Les lichens sont le genre le plus nombreux et le plus répandu sur la surface du globe. La simplicité de leur organisation les rend propres à vivre également dans les cavernes, sur les montagnes couvertes de neige, sur les rochers arides, sur les pics brûlés par le soleil et battus par les vents; et dans ces lieux où ils appellent seuls l'attention du botaniste, et lui rappellent les fleurs les plus brillantes, par l'éclat et la variété des couleurs dont ils sont enrichis.

a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois : mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol charrie des glaces : une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure : deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation ; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose ; le sytise velu s'empare de tous les endroits humides ; des troupes de cigognes, de canards tigrés (1),

(1) La nature a couvert l'estomach de cette espèce de canard, connu parmi nous sous le nom d'*eider*, et que Linné appelle *anas mollissima*, de ce duvet élastique, si chaud, si léger, que nous appelons édredon ; le plus estimé est celui

d'oies du Nord (1), se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi pour les êtres animés, qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeu-

---

que l'oiseau s'arrache pour garnir son nid, et qu'on recueille dans le nid même.

(1) Cet oiseau, que Buffon appelle le grand Manchot, porte, au lieu d'ailes, deux espèces de membranes qui lui tombent de chaque côté, comme de petits bras. Il est de la taille de l'oie; son cou est gros et court, sa peau dure et épaisse; il a le corps revêtu d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et raz, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une cotte de maille impénétrable à l'eau. Il habite les mers australes, et se trouve sur la plupart des portions de terre les plus avancées vers le pôle antartique.

rent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim : d'autres sont relégués dans des cabanes au millieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns ; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver : presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse, et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle, et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne ; le père allait tout seul à la chasse ; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille ; hors une pauvre paysanne Tartare qui les servait, nul être au monde

ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment : le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa jurisdiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtemens, mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au-dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on

ne voyait point, et on finit même par les oublier tout à fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitans de cette cabane : ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur : Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie! Pierre Springer avait bâti lui-même sa demeure; elle était en bois de sapin et couverte de paille; des masses de rochers la garantissaient des rafales du vent du nord et des inondations du lac. Ces roches, d'un granit tendre, réfléchissaient, en s'exfoliant, les rayons du soleil; dans les premiers jours du printems on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baikal; et, dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux : plusieurs avaient été pillés, et des ossemens de cadavres étaient épars tout autour; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens; on remarquait que de ce côté, les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes, nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse : il tuait des élans qui se nourrissent des jeunes feuilles de trembles et de peupliers. Il attrapait quelquefois des mar-

tres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines qui y sont en grand nombre : du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk, des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth. Souvent assise entre ses parens, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire ; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme ; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un, lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme ; l'autre, tout le charme des sentimens pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime ; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable : le premier lui apprenait comment il faut la révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phé-

dora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates bandes; Phédora préparait les semences, et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aulnes, decornouillers blancs, et de bourdaine, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parçe que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur floraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille, en lui disant : « Elisabeth, » pare-toi des fleurs de ta patrie, » elles te ressemblent; comme toi elles

» s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-» tu n'y pas mourir comme elles! »

Hors ces instans d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer, des heures entières, enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup la rendant à sa mère, il s'écriait : « Emmène, » emmène cette enfant, Phédora; sa » détresse, la tienne me feront mou-» rir : ah! pourquoi as-tu voulu me » suivre? si tu m'avais laissé seul ici, » si tu ne portais pas la moitié de mes » maux, si je te savais tranquille et » honorée dans ta patrie, il me semble » que je vivrais dans ce désert sans » me plaindre. » A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décélait le profond amour qui l'atta-

chait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle; dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoiqu'âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille, et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le tems n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même régnaient dans leur petite demeure. La plus grande

pièce servait de chambre aux deux époux; un grand poêle l'échauffait; les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane; Elisabeth couchait dans l'un, l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare, et par tous les ustensiles de cuisine et les instrumens du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et si chaque jour sa dévotion devenait

plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Elevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore même dans les lieux qu'elle a les plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocens goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière ; d'autres fois elle pêchait des corrassins qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans

la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parens, pour l'unique charme de leur cœur; semblable à la fleur du désert, qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Elisabeth, qui ne connaissait que ses parens, et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion : ils étaient tout pour elle, les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris : ses amusemens, ses talens, son instruction, elle leur devait tout; et, voyant que tout lui venait

d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu'Elisabeth eut découvert la tristesse de ses parens, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'ha-

meçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur..Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parens et aux moyens de les tarir : ils pleuraient une patrie. Elisabeth ne savait point quelle était cette patrie; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parens l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage : mais auprès d'eux, comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en

tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parens pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père : tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu, telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles ; la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu : elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin ; elle n'était jamais sortie de la forêt : comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg ? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au mi-

lieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parens pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde? et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un: le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être la victime, lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer

avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk ; il venait tous les hivers pousuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer, et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Élisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction ; chaque jour elles priaient le ciel pour lui ; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane; mais il n'y venait point : l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigou-

reux, car il ne savait pas encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Élisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur; et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié, et l'empêcher de punir mes parens, en les rendant responsables de ma faute ?

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui ; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le tems des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écurueil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et, jusqu'à son retour, elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très-épaise, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvrait la terre ; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour : mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les frayeurs

de Phédora furent sans bornes : tout en cherchant à les calmer, Élisabeth les partageait ; elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac ; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille, et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très-froid, les sapins paraissaient des arbres de glace ; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie ; une brume sombre couvrait l'horizon ; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Élisabeth, élevée dans ces climats, et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie, languir

dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et, en peu d'années, soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protège de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Élisabeth lui dit: « Ma mère, le jour va fi-
» nir, repose-toi ici, et laisse-moi aller
» seule jusqu'à la lisière de la forêt; si
» nous attendions plus long-tems, la
» nuit m'empêcherait de distinguer
» mon père dans la lande. » Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instans celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules. Debout sur l'un d'eux, Élisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses es-

pérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là ; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi, et qui paraissait chercher quelque chose par terre ; elle lui crie : « Mon père, mon père, est-ce toi ? » Cet homme se retourne ; ce n'était point Springer : son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Élisabeth, il exprima une grande surprise. « Vous » n'êtes point mon père, reprit-elle » avec douleur ; mais ne l'avez-vous » point vu dans la steppe, ne pouvez-» vous me dire de quel côté je pourrais » le trouver ? — Je ne connais point » votre père, répondit-il ; mais je sais » qu'à cette heure-ci vous ne devez point » rester seule dans cette lande ; vous y » courez plusieurs dangers, et vous de-» vez craindre..... — Ah ! interrompit-» elle, je ne crains rien dans le monde » que de ne pas trouver mon père. » En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse,

le courage et la douleur peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému : il croyait rêver ; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Élisabeth. Il lui demanda le nom de son père. » Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi! » s'écria-il, vous êtes la fille de l'exilé » de la cabane du lac? Tranquillisez-» vous, je connais votre père ; il n'y a » pas une heure que je l'ai quitté ; il a » fait un détour pour se rendre dans sa » demeure ; mais il doit y être arrivé » maintenant. » Élisabeth n'en écoute pas davantage ; elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère ; elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler ; elle ne la trouve plus : éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parens. Du côté du lac, des voix lui répondent ; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère ; ils lui tendent les bras, elle s'y jette : en s'embrassant, ils s'expliquent ; chacun d'eux était revenu

dans la chaumière par un chemin différent; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Élisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie : Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret : « Il » est bien tard, M. de Smoloff; et cependant vous savez qu'il ne m'est pas » permis de vous offrir un asile, même » pour une seule nuit. — M. de Smoloff! s'écrient Élisabeth et sa mère, » notre libérateur, c'est lui qui est ici?» Et toutes d'eux tombent ensemble à ses pieds. Phédora les baigne de pleurs; Élisabeth lui dit : « M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé » la vie de mon père, nous n'avons pas » passé un seul jour sans demander à » Dieu de vous bénir. — Ah! il vous » a entendue, puisqu'il m'a envoyé ici, » répond le jeune homme avec une profonde émotion, car le peu que j'ai » fait ne méritait assurément pas un » pareil prix. »

Cependant il était fort tard; une profonde obscurité enveloppait toute la fo-

rêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avait promis, sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. « J'allu-
» merai un flambeau, lui dit-il; je con-
» nais les détours de la forêt, les marais,
» les stagnes d'eau (1) qu'il faut éviter;
» je marcherai le premier. » Phédora effrayée se jeta au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole: « Per-
» mettez-moi, Monsieur, lui dit-il, de
» rester dans votre cabane jusqu'au
» jour; je sais quels sont les ordres de
» mon père, et les motifs qui l'obligent
» à vous montrer tant de rigueur: mais
» je suis sûr qu'il me permettrait en
» en cette occasion de vous délier de

(1) Les stagnes d'eau, au lieu de dire les eaux stagnantes.

» votre serment, et je vous réponds de » revenir bientôt vous remercier de sa » part de l'asile que vous m'aurez ac- » cordé. » Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poêle, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Elisabeth était vêtue selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté; la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvemens étaient accompagnés d'une grâce que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Elisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais

dans ce plaisir tout était pur, il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parens, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant : « Vous
» n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à
» cette chasse dangereuse; vous n'ex-
» poserez pas votre vie, votre vie, le
» plus précieux de mes biens! — Hélas!
» Phédora, que dites-vous? reprit
» Springer avec un sentiment d'amer-
» tume. Qu'est-ce que ma vie? sans moi
» seriez-vous ici? savez-vous ce qui
» vous rendrait la liberté, à vous et à
» notre enfant? le savez-vous? » Sa femme l'interrompit par un cri dou-

loureux : Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main, et lui dit : « Mon père, tu le sais,
» élevée dans ces forêts, je ne connais
» point d'autre patrie ; ici, à tes côtés,
» ma mère et moi nous vivons heu-
» reuses : mais j'atteste son cœur
» comme le mien, que dans aucun lieu
» de la terre nous ne pourrions vivre
» sans toi, fût-ce dans ta patrie. —
» Entendez-vous, M. de Smoloff, ré-
» pliqua Springer ; vous croyez que
» de telles paroles devraient me con-
» soler, et elles enfoncent au contraire
» le poignard plus avant dans mon sein :
» des vertus qui devraient faire ma
» joie, font mon désespoir, quand je
» pense qu'à cause de moi, elles de-
» meureront ensevelies dans ce désert ;
» qu'à cause de moi Elisabeth ne sera
» point connue, ne sera point aimée. »
La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots : « O mon père ! me voici
» entre ma mère et toi, et tu dis que je
» ne serai point aimée ? » Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi : « Jamais tu ne jouiras de

» ce plaisir que je te dois ; jamais la
» voix d'un enfant adoré ne te fera
» entendre de si douces paroles : tu
» viveras seule ici, sans époux, sans
» famille, comme un faible oiseau
» égaré dans le désert. Innocente vic-
» time, tu ne connais point les biens
» que tu perds ; mais moi qui ne peux
» plus te les donner, j'ai tout perdu »
Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit : « Monsieur, dans la
» triste place qu'occupe mon père,
» vous devez croire que je ne suis pas
» étranger au malheur ; souvent j'ai
» parcouru les divers cercles de son
» vaste gouvernement : que de larmes
» j'ai recueillies ! que de douleurs soli-
» taires j'ai entendu gémir! J'ai vu,
» j'ai vu dans les déserts de l'affreux
» Beresof, des infortunés qui vivaient
» sans amis, sans famille ; jamais ils
» ne recevaient une tendre caresse,
» jamais une douce parole ne réjouis-
» sait leur cœur : isolés dans le monde,
» séparés de tout, ils n'étaient pas seu-

» lement exilés, ils étaient malheu-
» reux. — Et quand le ciel t'a laissé
» ta fille, interrompit Phédora, d'un
» ton de reproche et d'amour, tu dis que
» tu as tout perdu ; si le ciel te l'ôtait,
» que dirais-tu donc? « Springer tressaillit : il prit la main de sa fille, et la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux : « Ah ! je le sens, je n'ai pas
» tout perdu. »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés ; Elisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection ; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier, ses parens ne l'avaient pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux : elle espéra qu'en le voyant souvent, elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit-elle très-vivement : « Ne reviendrez-vous
» pas, Monsieur ? Ah ! promettez-moi
» que ce jour-ci n'est pas le dernier où
» j'aurai vu le sauveur de mon père. »
Springer fut surpris de ces paroles, sur-

tout de l'air dont elles étaient prononcées ; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappella les ordres du gouverneur et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. « Mais, Monsieur, continua-t-il, » en réclamant ses bontés pour moi, » ne lui dirai-je rien pour vous ? ne se- » rai-je pas assez heureux pour vous ser- » vir ? n'avez-vous rien à lui demander ? » — Rien, Monsieur, répliqua Sprin- » ger d'un air grave. » — Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre, et puis s'adressant à Phédora, il lui fit la même question. — « Mon- » sieur, répondit-elle, je voudrais qu'il » me donnât la permission d'aller tous » les dimanches entendre la messe à » Saïmka avec ma fille. » Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Elisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle ; il

n'avait plus d'autre pensée. Cette jeune fille qui lui était apparue la veille dans ce désert sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination; bientôt en la voyant auprès de ses parens, son cœur avait été profondément touché, il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être, une sorte de respect l'eût-il empêché de l'aimer : mais cette vivacité avec laquelle Elisabeth avait exprimé le désir de le revoir; cette prière dont l'accent décélait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hasard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Elisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans ce cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour!

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir

de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille : mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Elisebeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ces rêvéries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poële, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise : un secret instinct lui répondait d'avance

qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parens, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parens à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi : « Mon père, permets-moi de « t'adresser une question. » Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, quand le jeune Smoloff » te demanda si tu ne désirais rien, rien, » lui répondis-tu : est-il vrai, ne désires- » tu rien? — Rien qu'il puisse me don- » ner. — Et qui pourrait te donner ce » que tu désires?—L'équité, la justice!

» — Mon père, où peut-on les trouver?
» — Dans le ciel, sans doute; mais sur
» la terre, jamais, jamais. » Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause, Elisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée, elle dit : « Mon père, ma
» mère, écoutez-moi, c'est aujourd'hui
» que j'accomplis ma dix-septième an-
» née; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de
» vous cette vie, qui me sera si chère,
» si je puis vous la consacrer; ce cœur,
» avec lequel je vous aime et vous ré-
» vère comme les images vivantes du
» Dieu du ciel. Depuis ma naissance,
» chacun de mes jours a été marqué par
» vos bienfaits; je n'ai pu y répondre
» encore que par ma reconnaissance et
» ma tendresse : mais qu'est-ce que ma
» reconnaissance, si elle ne se montre
» point? qu'est-ce que ma tendresse, si
» je ne puis vous la prouver? O mes pa-
» rens, pardonnez à l'audace de votre
» fille, mais, une fois en sa vie, elle
» voudrait faire pour vous ce que vous

» n'avez cessé de faire pour elle depuis » sa naissance. Ah! daignez enfin verser » dans son sein le secret de tous vos » malheurs. — Ma fille, que me de- » mandes-tu? interrompit très-vive- » ment son père. — Que vous m'ins- » truisiez de tout ce que j'ai besoin de » savoir pour vous montrer tout mon » amour, et Dieu sait quel motif m'a- » nime, lorsque j'ose vous adresser un » pareil vœu. » En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliaus. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa : il ne pouvait ni parler, ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange : l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Elisabeth; et cette âme si ferme, que les

rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Elisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle à son époux,
» pourquoi refuserais-tu de lui confier
» nos secrets ? est-ce que sa jeunesse t'effraie ? crains-tu que l'âme d'Elisabeth
» ne s'afflige jusqu'à la faiblese, de la
» grandeur de nos revers ? — Non, reprit le père, en regardant fixement sa
» fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que
» je crains. » A ce mot, Elisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder

l'instant qui devait le déchirer. « Mon » Dieu, s'écria Springer, pardonnez mes » murmures; je connaissais tous les » biens que vous m'aviez ravis, et non » ceux que vous me destiniez. Elisabeth, » tu as effacé en ce jour douze années » d'adversité. — Mon père, répondit-» elle, puisqu'on entend de semblables » paroles sur la terre, ne dis plus qu'il » ne s'y trouve pas de bonheur; mais » parle, réponds moi, je t'en conjure, » quel est ton nom, ta patrie, tes mal-» heurs? — Mes malheurs, je n'en ai » plus; ma patrie, où je vis près de toi; » mon nom, l'heureux père d'Elisabeth. » — O mon enfant! interrompit Phé-» dora, je pouvais donc t'aimer davan-» tage; tu viens de consoler ton père. » A ces mots, la fermeté de Springer fut tout à fait vaincue; il serra dans ses bras sa femme et sa fille; et, les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : « Mon Dieu, par-» donnez, j'étais un ingrat, pardonnez; » ne punissez pas. » Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : « Mon enfant, je vous

» promets de vous instruire de tout ce » que vous désirez savoir ; mais atten- » dez quelques jours encore, je ne pour- » rais vous parler de mes malheurs au- » jourd'hui, vous venez de me les faire » oublier. »

L'obéissante Élisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer : mais elle l'attendit vainement; Springer semblait le craindre et le fuir; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pourrait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père ; il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander ; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Elisabeth au rang qui lui était dû : mais quand il considérait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il

eût donné sa vie ; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Elisabeth la conduite qu'elle devait tenir ; elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire : mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parens ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusque-là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parens, que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parens opposeraient à son départ, serait l'impossibilité de lui laisser faire à son âge huit

cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde; et, pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim : aucun temps ne la retenait; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parens, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord (1), et l'autre

(1) C'est la mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique. On l'appelle mer du Nord, par opposition à la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Amérique, à laquelle on a donné le nom de mer du Sud. Il faut bien se garder de confondre la mer du Nord avec cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck et la Norvège.

des tourbillons orageux de la mer Caspienne : s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie, leurs troncs robustes et leurs longues pyramides ; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage : tout est rompu, tout est renversé; les neiges roulent du haut des montagnes; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour, et les vents s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Elisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près de la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt

les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et l'ébranlant jusqu'en ses fondemens, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Elisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle, atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parens, elle était sûre qu'à cause d'eux, Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre; ce sentiment, dis-je, inspirait à Elisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des élémens et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était re-

venu de Tobolsk; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka; mais loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière, le jeune homme l'avait juré à son père. Il était cruellement affligé de tant de rigueur : mais en s'avançant vers la demeure d'Elisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie, et il sentait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter, que le charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on

le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Elisabeth ; elle n'y était point; il prévit qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora, bénissant la main qui lui rouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance; en vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il demeurait faiblement touché de ce qu'il entendait; il répondait à peine, et le nom d'Elisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour, dont sa fille était l'objet, flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse, et craignant seulement que sa fille ne s'a-

perçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au plus tôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. « Elisabeth! que va devenir mon Eli-» sabeth! » s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence, et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence; les arbres se rompaient de tous côtés, il y allait de la vie à traverser la forêt; Springer voulut le représenter à Smoloff, et l'empêcher de le suivre; il ne put y réussir : le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie : il était heureux de le braver pour Elisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt : « De quel côté irons-nous? de-» mande Smoloff. — Vers la grande » lande, reprend Springer : c'est là » qu'elle va tous les jours, j'espère » qu'elle se sera réfugiée dans la cha-» pelle. » Ils n'en disent pas davan-

tage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt, mais sur cette plaine rase, ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Elisabeth se serait réfugiée : mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les planches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas; il entre le premier, il voit.... est-ce un songe? il voit Elisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais dou-

cement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protecion du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Elisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie : « Ah! je le » savais bien que tu veillais sur moi. » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheu- » reuse enfant, lui dit-il, dans quelles » angoises tu nous a jetés, ta pauvre » mère et moi! — Mon père, pardonne- » moi ses larmes, répond Elisabeth, et » allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah, dit-elle avec une » douce surprise, tous mes protecteurs » veillaient donc sur moi : Dieu, mon » père, et vous. » Le jeune homme ému retient son cœur prêt à s'échapper. « Imprudente, reprend Springer, tu

» parles d'aller retrouver ta mère, sais-
» tu seulement si le retour est pos-
» sible, et si ta faiblesse résistera à la
» violence de la tempête, quand M. de
» Smoloff et moi n'y avons échappé
» que par miracle? — Essayons, répond-
» elle : j'ai plus de force que tu ne crois;
» je suis bien aise que tu t'en assures,
» et que tu voies toi-même ce que je
» puis faire pour consoler ma mère. »
En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff : tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête, en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Elisabeth, et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils momens; il ne craint point pour celle d'Elisabeth, il est sûr de la sauver : dans l'exaltation qui le possède,

il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité; le vent tombe et s'appaise; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Elisabeth dégage son bras; elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs; elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Elisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent

vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Elisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille, tient un bonheur presqu'aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était tems de partir. Alors seulement Elisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla : « Quoi! » lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus? » — Ah! répond-il, avec une grande » vivacité, tant que je serai libre, et » aussi long-tems que vous habiterez » ces déserts, je ne quitte plus Saïmka : » je vous verrai dans la forêt, dans la » plaine, sur les bords du fleuve; je » vous verrai partout. » Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Elisabeth : dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui

confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Elisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière : mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les bénit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le tems était beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet, et si ceux d'Elisabeth furent plus étendus que ceux de sa

mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le tems de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, toute à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde, et qui tenait de l'extase ; elle n'avait jamais entendu rien de pareil; il lui semblait voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique : alors seulement Elisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pillier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression. Elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son père ; elle le regarda avec beaucoup de reconnaissance. Smoloff fut ému ; ce regard lui semblait d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt; elle y consentit avec joie : c'était un moyen de retrouver plus tôt son époux; mais Élisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff: dans un traîneau cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousserait avec effroi, et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement? Cependant allait-elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff? Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur; déjà le traîneau touchait aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant, ne pouvant se résoudre à quitter sitôt Élisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter. Phédora descendit la première; en lui donnant la main il lui dit: « Ne venez-

» vous pas vous promener ici quelque-» fois ? » Élisabeth, qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée : « Non pas ici ; mais demain, » demain, dans la petite chapelle de la » plaine. » Elle venait de donner un rendez-vous ; mais elle ne le savait pas : elle croyait n'avoir parlé que pour son père ; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Élisabeth ? Et, avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur ?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide ; elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de

neige ; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs : mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Élisabeth. Elle entre dans la chapelle ; Smoloff n'y est point encore : ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah ! ce n'est ni la vanité, ni l'amour qui l'y place. En ce moment, ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Élisabeth ; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-tems l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne; mais Élisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir, peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et tou-

chante : « Ah ! Monsieur, lui dit-elle, » avec quelle impatience je vous atten- » dais ! » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé ; il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le tems : « Monsieur Smo- » loff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi ; j'ai » besoin de vous pour sauver mon père, » promettez-moi votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme : troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Élisabeth. Il tombe à genoux ; elle croit que c'est devant Dieu : non, c'est devant elle ; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : « Depuis que j'ai commencé » à me connaître, mes parens ont été » ma seule pensée, leur amour mon uni- » que bien, leur bonheur le but de ma » vie entière. Ils sont malheureux, » Dieu m'appelle à les secourir, et il ne » vous a envoyé ici que pour m'aider à » remplir ma destinée. M. de Smoloff, » je veux aller à Pétersbourg deman- » der la grâce de mon père. » Il fit un

geste de surprise comme pour combattre ce projet ! elle se hâta d'ajouter : » Je » ne pourrais vous dire moi-même depuis quel tems cette pensée est entrée » dans mon esprit ; il me semble que je » l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait ; elle est la première » dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée : je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle ; c'est elle » qui m'a toujours occupée auprès de » vous ; c'est elle qui m'amène ici ; c'est » elle qui m'inspire le courage de ne » craindre ni la fatigue, ni la misère, » ni la mort, ni les rebuts ; c'est elle » qui me ferait désobéir à mes parens » s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. » Vous voyez, M. de Smoloff, qu'il serait inutile de me combattre, et que » de pareilles résolutions ne peuvent » être ébranlées. » Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies ; mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration ; et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour.

« Ah ! lui dit-il, heureux, mille fois
» heureux que vous m'ayez choisi pour
» vous entendre, pour vous aider ; mais
» vous ne connaissez point tous les obs-
» tacles..... — Deux seuls m'ont inquié-
» tée, interrompit-elle, et il n'y a peut-
» être que vous au monde qui puissiez
» les lever. Parlez, parlez, lui dit-il,
» impatient d'obéir : que pouvez-vous
» demander qui ne soit au-dessous de
» ce que je voudrais faire? — Ces obs-
» tacles, les voici, répondit Élisabeth :
» j'ignore la route que je dois prendre,
» et je ne suis pas sûre que ma fuite ne
» nuise pas à mon père; il faut donc que
» vous m'indiquiez mon chemin, les
» villes que je trouverai sur mon pas-
» sage, les maisons hospitalières qui re-
» cueilleront ma misère, le moyen le
» plus sûr de faire passer ma requête à
» l'empereur ; mais, avant tout, il faut
» que vous me répondiez que votre père
» ne punira pas le mien de mon ab-
» sence. » Smoloff en répondit. — « Mais
» Élisabeth, ajouta-t-il, savez-vous à
» quel point l'empereur est irrité con-
» tre votre père ? savez-vous qu'il le re-

» garde comme son plus mortel ennemi?
» — J'ignore, dit-elle, de quel crime
» on peut l'accuser ; je ne connais en-
» core ni son vrai nom, ni sa patrie,
» mais je suis sûre de son innocence. —
» Quoi ! repartit Smoloff, vous ne sa-
» vez point quel était le rang de votre
» père, ni le nom que vous lui rendrez?
» — Non, je ne le sais point, répon-
» dit-elle. — O fille étonnante ! s'écria-
» t-il, pas un mouvement d'orgueil,
» de vanité dans ton dévoûment; tu
» ne sais point ce que tu vas reconqué-
» rir : tu n'as pensé qu'à tes parens;
» mais qu'est-ce que la grandeur de ta
» naissance devant celle de ton âme?
» qu'est-ce auprès de tes sentimens que
» le nom des....? — Arrêtez, interrom-
» pit-elle vivement ; ce secret est celui
» de mon père, et je ne dois l'appren-
» dre que de lui. — Elle a raison, repar-
» tit Smoloff dans une sorte d'enthou-
» siasme ; rien n'est assez bien pour elle
» quand elle peut encore faire mieux. »
La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa

route. « Je vais y travailler, lui dit-il ; » mais, Élisabeth, croyez-vous que » vous puissiez traverser les trois mille » cinq cents verstes qui séparent le cer- » cle d'Ischim de la province d'Ingrie, » seule, à pied, sans secours ? — Ah ! » s'écria-t-elle en se prosternant devant » l'autel, celui qui m'envoie au secours » de mes parens ne m'abandonnera pas. » Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence : « Il est impossible que vous songiez à » une telle entreprise avant les beaux » jours ; maintenant elle serait impra- » ticable. Voici la saison où les traîna- » ges vont être interrompus, et où vous » seriez inondée dans les forêts humides » de la Sibérie ; je vous reverrai dans » quelques jours, Élisabeth, alors seule- » ment je pourrai vous dire tous ce que » je pense d'un projet qui m'a trop ému » pour que j'aie pu le juger. Je retour- » nerai à Tobolsk, je veux parler à mon » père.... Mon père est le meilleur des » hommes ; il y aurait bien plus d'in- » fortunés ici s'il n'y commandait pas. » Les grandes actions plaisent à son

» cœur : il n'est pas libre de vous aider,
» son devoir le lui défend ; mais, je
» vous le jure, il ne punira pas votre
» père d'avoir donné le jour à une fille
» si vertueuse. Ah! qu'il s'énorgueille-
» rait au contraire de vous nommer la
» sienne! Élisabeth, pardonnez, c'est
» malgré moi que mon cœur se déclare :
» je sais bien qu'il ne peut y avoir de
» place dans le vôtre pour un autre sen-
» timent que pour celui qui l'occupe,
» je n'attends donc rien; mais, s'il vient
» un jour où vos parens rendus à leur
» patrie soient heureux, et vous tran-
» quille, souvenez-vous alors que dans
» ces déserts Smoloff vous vit, vous
» aima, et qu'il eût préféré y vivre
» obscur et pauvre avec Élisabeth, fille
» d'un exilé, à tous les honneurs que
» le monde pourrait lui offrir. » Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix ; lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion ; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant, Élisabeth est demeurée immobile ; l'idée d'un autre amour que

l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit : peut-être lui eût-elle paru moins étrange, si son cœur avait eu de la place pour la recevoir; peut être que si elle avait vu ses parens heureux, Smoloff aurait été aimé; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle : mais, tant qu'ils seront dans l'infortune, elle demeurera fidèle à sa pieuse passion : pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Élisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances; cependant, une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre, une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire; elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff, qui voit son dessein, lui dit : « Élisabeth, vous » aurai-je offensée; ah! j'atteste ce Dieu » ici présent, que s'il y a de l'amour » dans mon cœur, il n'y a pas moins » de respect; il sait que, si vous me » l'ordonnez, je puis me taire et mou-

» rir : comment donc, Élisabeth, pourrai-je vous avoir offensée ? — Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle avec douceur ; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parens : maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir ; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi ; et loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper que de t'aider à le remplir. »

Alors il lui promit de lui remettre le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignemens dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet ; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka ; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point ; Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait

encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une véritable douleur : l'objet de ses plus chers désirs semblait toujours fuir de devant elle au moment où elle se croyait prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avait quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk? et alors quel serait son recours? Cette pensée la poursuivit tout le jour, et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parens, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : « Ecoute » la sollicitude qui pèse sur mom cœur. » N'as-tu pas remarqué le changement

» de notre Elisabeth? Près de nous elle
» est pensive : le nom de Smoloff la fait
» rougir, son absence l'inquiète; ce ma-
» tin à l'église elle était préoccupée, ses
» regards erraient de tous côtés; je l'ai
» entendue demander si Smoloff n'était
» point à Saïmka, et elle est devenue
» pâle comme la mort, quand on lui a
» dit qu'il était parti pour Tobolsk. O
» Stanislas! je m'en souviens, dans ces
» jours qui précédèrent celui où je de-
» vins ton heureuse épouse, c'est ainsi
» que je rougissais quand on me parlait
» de toi; c'est ainsi que mes yeux te
» cherchaient partout, et qu'ils se rem-
» plissaient de larmes quand ils ne te
» rencontraient pas... Hélas! ces symp-
» tômes d'un amour qui ne devait point
» finir, comment ne les verrais-je point
» avec terreur dans l'âme de ma fille?
» elle n'est pas destinée à être heureuse
» comme sa mère. — Heureuse, reprit
« Springer avec amertume! heureuse
» dans le désert, dans l'exil! — Oui,
» dans le désert, dans l'exil, interrom-
» pit vivement Phédora, heureuse par-
» tout où l'on aime » Et ses bras ser-

rèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit : « Je crains que » mon Elisabeth n'aime le jeune Smo-» loff; toute charmante qu'elle est, ce-» pendant il ne verra en elle que la fille » d'un pauvre exilé ; il la dédaignera, » et mon unique enfant, née de mon » sang, nourrie de mon lait, mourra » comme sa mère avec son amour... »

En parlant ainsi, elle pleurait, et la vue de son époux qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit : « Phédora, ma bien-» aimée, calme tes craintes; j'ai étu-» dié aussi notre Elisabeth; peut-être » ai-je vu plus avant que toi dans son » âme; une autre pensée que celle de » Smoloff l'occupe toute entière, j'en » suis sûr; je suis sûr aussi que si nous » la voulions donner à Smoloff, il ne la » dédaignerait point, même dans ce » désert, et ce sentiment le rendrait di-» gne de l'obtenir, si jamais.... Non, » Elisabeth ne restera pas toujours dans » ce désert, elle ne demeurera pas in-

» connue, elle ne sera pas malheureuse,
» cela est impossible : tant de vertus sur
» la terre annoncent une justice dans le
» ciel ; tôt ou tard elle se montrera. »

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages ; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Elisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain : il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent, elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée ; et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges ; les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure ; l'aubépine épanouissait ses grosses houpes blanches, semblables à des flocons d'une

neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa hupe sur sa tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçans, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printems prématuré sembla t s'annoncer à la Sibérie, et Elitabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre, si elle manquait une année si favorable pour son voyage, prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin, Springer s'occupait à la-

bourer son jardin ; assise près de lui, Elisabeth le regardait en silence ; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchait plus cette confidence. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté, qui lui faisait désirer de ne connaître les malheurs de ses parens, que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répondre : Je vais tout vous rendre. Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables ; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer : ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parens les exagérera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières ?

Que répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parens. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit : « Elisabeth, qu'as-tu?
» que veux-tu? Ah! si ton cœur est dé-
» chiré, pleure du moins dans le sein
» de ton père. — Mon père, répond-
» elle, ne me retiens plus ici; tu sais
» que je veux partir; permets-moi de
» partir; je le sens, c'est Dieu lui-
» même qui m'appelle.... » Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt :
« M. de Smoloff, leur dit-elle, voici
« M. de Smoloff ». Elisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant :
« Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même
» qui m'appelle; il envoie celui qui peut
» m'ouvrir les chemins, il n'y a plus
» d'obstacles. O mon père! ton heureuse

» fille brisera ta chaîne ». Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff ; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant : « Viens, ma mère, il est revenu! M. de » Smoloff est ici ». Elle entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici « M. de Smoloff, leur dit la jeune Tar- « tare ». A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Elisabeth, l'abandonnent une seconde fois ; elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble ; heureuse, si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite ; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit : « Monsieur, depuis que la pru- » dence de la cour de Russie a cru de-

» voir vous envoyer ici, voici la pre-
» mière fois que je viens visiter ce cer-
» cle éloigné; ce devoir m'est doux,
» puisqu'il me permet de montrer à un
» illustre proscrit toute la part que je
» prends à son infortune; je gémis que
» ce même devoir me défende de le se-
» courir et de le protéger. »

— « Je n'attends rien des hommes?
» Monsieur, interrompit froidement
» Springer; je ne veux point de leur
« pitié, et je n'espère rien de leur jus-
» tice : heureux dans mon malheur de
» ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux,
» je passerai mes jours dans ces déserts
» sans me plaindre. — Ah! monsieur,
» reprit le gouverneur avec émotion,
» pour un homme comme vous, vivre
» loin de sa patrie est un affreux destin!
» — Il en est un plus affreux encore,
» monsieur le gouverneur, repartit
» Springer, c'est de mourir loin d'elle ».
Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère, re-

gardait timidement par-dessus son épaule si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde long-temps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle; et le portrait qu'il en avait fait, ne pouvait ressembler qu'à Elisabeth. « Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous » a connue; vous lui avez laissé des sou» venirs ineffaçables —Vous a-t-il dit, » monsieur, qu'elle lui devait la vie de » son père, interrompit vivement Phé» dora? — Non, madame, répondit le » gouverneur; mais il m'a dit qu'elle » donnerait la sienne pour son père et » pour vous. — Elle la donnerait, re» prit Springer, et cette tendresse est le » seul bien qui nous reste, le seul que » les hommes ne pourront jamais nous » ravir. »

Le gouverneur détourna la tête avec émotion : après un court silence, il re-

prit la parole, en s'adressant à Elisabeth. — « Mademoiselle, il y a deux » mois que mon fils, étant à Saïmka, » reçut l'ordre de l'empereur de partir » sur-le-champ pour rejoindre l'armée » qui se rassemblait en Livonie ; il fal- » lut obéir sans délai. Avant de me » quitter, il me conjura de vous faire » passer une lettre : cela était impossi- » ble. Je ne pouvais, sans me compro- » mettre, en charger personne ; je ne » pouvais que vous la donner moi-même : » la voici. » Elisabeth la prit en rougissant; le gouverneur vit la surprise de ses parens, et s'écria : « heureux le père, » heureuse la mère dont la fille ne leur » cache que de semblables secrets ! » Alors il rappela sa suite, et, devant elle, il dit à Springer : « Monsieur, les ordres » de mon souverain me prescrivent » toujours de vous empêcher de rece- » voir personne ici ; cependant, je suis » informé que de pauvres missionnaires, » revenant des frontières de la Chine, » doivent traverser ces montagnes ; s'ils » viennent frapper à votre cabane, et » vous demander pour une nuit l'hospi-

» talité, il vous sera permis de la leur » donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. « Ma » fille, lui dit Springer, si tu attends » de ta mère et de moi la permission » de lire ce papier, nous te la donnons ». Alors, d'une main tremblante, Elisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parens. « Le mo» ment est venu, leur dit-elle; tout fa» vorise mes projets : la Providence « m'ouvre une route sûre, le ciel m'ap» prouve et bénit mes intentions. O » mes parens ! ne les approuverez-vous » pas, ne les bénirez-vous pas comme » lui ? »

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria : « Elisabeth, quel est donc ce » mystère, et que contient ce papier ? »

Et elle fit un mouvement pour le prendre, sa fille osa le retenir : « O ma mère ! » pardonne, lui dit-elle, je tremble de » parler devant toi ; tu n'as rien deviné, ta douleur m'épouvante : c'est » maintenant l'unique obstacle, c'est » le seul devant lequel je recule... Ah ! » permets que je ne m'explique que devant mon père ; tu n'es pas préparée » comme lui.... — Non, ma fille, interrompit Springer, ne fais point ce » que l'exil et le malheur n'ont pu » faire, ne nous sépare pas. Viens, ma » Phédora, viens contre le cœur de ton » époux, et si tu as besoin de force » pour les paroles que tu vas entendre, » il te prêtera toute la sienne. » Phédora, éperdue, et se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quelle main, répondit avec effroi : « Stanislas, que veut dire ceci ? n'ai-je » point soutenu tous nos revers avec » courage ? je n'en manquerai point, » ajouta-t-elle, en serrant fortement » contre son cœur son époux et sa » fille ; je n'en manquerai point contre » tous ceux qui m'atteindront entre vous

» deux. » Elisabeth voulut répondre ; sa mère ne le permit pas. « Ma fille, » s'écria-t-elle avec un accent déchi- » rant, demande-moi ma vie, mais ne » me demande pas de t'éloigner d'ici. » Ces mots disaient qu'elle avait tout deviné ; il ne s'agissait plus de lui rien apprendre, mais de la déterminer : baignée de larmes, et tremblante devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots : « Ma mère, pour le bonheur » de mon père, si je te demandais quel- » ques jours ? — Non, pas un seul jour, » interrompit sa mère éperdue : quel » horrible bonheur pourrait s'acheter » au prix de ton absence ! non, pas un » seul jour. O mon Dieu ! ne permettez » pas qu'elle me le demande. » Ces paroles anéantirent les forces d'Elisabeth : hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant : « Re- » pose-toi ici avec confiance, car ce

» soutien là ne te manquera jamais. »
Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date :

« Un de mes plus vifs regrets, en
» quittant Saïmka, Mademoiselle, a
» été de ne pouvoir vous instruire de
» l'obligation rigoureuse qui me forçait
» à m'éloigner de vous : je ne pouvais
» vous aller voir, vous écrire, ni vous
» envoyer des explications que vous
» m'aviez demandées, sans contre-
» venir aux ordres de mon père, et
» sans compromettre sa sûreté ; peut-
» être l'eussé-je fait sans l'exemple que
» vous veniez de me donner ! mais
» quand je venais d'apprendre auprès
» de vous tout ce qu'on doit à son père,
» je ne pouvais pas risquer la vie du
» mien. Cependant, je l'avoue, je
» n'aime pas mon devoir comme vous
» aimez le vôtre, et je suis revenu à
« Tobolsk le cœur déchiré. Mon père
» m'apprend qu'un ordre de l'empereur
» m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il
» faut obéir à l'instant : je vais partir,

» Elisabeth, vous ne savez point ce que » je souffre. Ah! je ne demande point » au ciel que vous le sachiez jamais; il » ne peut être juste qu'autant que vous » serez heureuse.

» J'ai ouvert mon cœur à mon père: » je vous ai fait connaître à lui; j'ai vu » couler ses larmes quand je lui ai dit » vos projets; je crois qu'il veut vous » voir, et qu'il ira exprès cette année » visiter le cercle d'Ischim. En atten- » dant, s'il se peut, il vous fera par- » venir cette lettre. Elisabeth, je pars » plus tranquille, puisque je vous laisse » sous la protection de mon père. Ce- » pendant, je vous en conjure, n'en » usez point pour partir avant mon re- » tour; j'espère revenir à Tobolsk » avant un an; c'est moi qui vous con- » duirai à Pétersbourg, c'est moi qui » vous présenterai à l'empereur, c'est » moi qui veillerai sur vous pendant » ce long voyage: ne craignez point » mon amour, je n'en parlerai plus, je » ne serai que votre ami, que votre » frère; et, si je vous sers avec toute » la vivacité de la passion, je jure de

» ne vous parler jamais qu'un langage
» pur comme l'innocence, comme les
» anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur :

« Non, Mademoiselle, ce n'est point
» avec mon fils que vous devez partir ;
» je ne doute point de son honneur ;
» mais le vôtre doit être à l'abri de
» tout soupçon. En allant montrer à la
» cour de Russie des vertus trop tou-
» chantes pour n'être pas couronnées,
» il ne faut pas risquer de faire dire
» que vous avez été conduite par votre
» amant, et flétrir ainsi le plus beau
» trait de piété filiale dont le monde
» puisse s'honorer. Dans votre situa-
» tion, il n'y a de protecteurs dignes de
» votre innocence, que Dieu et votre
» père : votre père ne peut vous suivre,
» Dieu ne vous abandonnera pas. La
» religion vous prêtera son flambeau et
» son appui ; abandonnez-vous à elle ;
» vous savez à qui j'ai permis l'entrée
» de votre cabane. En vous remettant
» ce papier, je vous rends dépositaire

» de mon sort : car si une pareille
» lettre était connue, si on pouvait se
» douter que j'aie favorisé votre départ,
» je serais à jamais perdu ; mais je ne
» suis pas même inquiet : je sais à qui
» je me confie, et tout ce qu'on doit
» attendre de la force et de la vertu
» d'une fille qui s'apprête à dévouer sa
» vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait : mais la tendre mère ne voyait que son départ : pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit : « O mes parens, laissez-
» moi vous parler ainsi ; ce n'est que
» dans une humble attitude qu'on doit
» demander la plus grande de toutes
» les félicités. J'ose aspirer à celle de
» vous rendre votre liberté, votre bon-
» heur, votre patrie ; depuis plus d'une
» année, voilà quel est l'objet de mes
» plus chères espérances ! j'y touche

» enfin, et vous me défendriez de l'at-
» teindre! Ah! s'il est un bien au-
» dessus de celui que je vous demande,
» refusez-moi, j'y consens; mais s'il
» n'en est pas.... » Emue, tremblante,
sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parens qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria :
« Seule, à pied, sans secours! non, je
» ne le puis, je ne le puis. Ma mère,
» reprit vivement Elisabeth, je t'en
» conjure, ne repousse pas mes vœux.
» Si tu savais depuis combien de tems
» je nourris mon projet et toutes les
» consolations que je lui dois! Aussitôt
» que mon âge me permit de com-
» prendre vos infortunes, je me promis
» de consacrer ma vie à vous en déli-
» vrer. Heureux jour que celui où je
» me promis de servir mon père! heu-
» reux espoir qui me soutenait quand
» je le voyais pleurer!..... Ah! que de
» fois, étant témoin de vos muets cha-
» grins, j'aurais été consumée d'une
» mortelle tristesse, si je n'avais pas

» pu me dire : moi, moi, je leur ren-
» drai ce qu'ils regrettent!... Mes pa-
» rens, si vous m'arrachez cette espé-
» rance, vous m'arrachez la vie. Pri-
» vée de cette pensée, où toutes mes
» autres pensées venaient aboutir, je
» ne verrai plus de but à mon exis-
» tence, et mes jours s'éteindront dans
» la langueur..... Oh! pardonnez si je
» vous afflige; non, si vous me retenez
» ici, je ne mourrai pas, puisque ma
» mort serait pour vous un malheur
» de plus; mais permettez-moi d'être
» heureuse. Ne dites pas que mon en-
» treprise est impossible; elle ne l'est
» pas, mon cœur vous en répond; il
» trouvera des forces pour aller de-
» mander justice, et des paroles pour
» vous la faire obtenir : il ne craint
» rien, ni les fatigues, ni les obstacles,
» ni les mépris, ni la cour, ni les rois;
» il ne craint que votre refus.... —
» Laisse, laisse, Elisabeth, interrompit
» Springer, je ne me connais plus, tu
» bouleverses mon âme; jusqu'à ce jour
» elle n'avait point reculé devant une
» belle action, et des vertus supérieures

» à son courage ne s'étaient point pré-
» sentées à elle..... Je ne croyais pas
» être faible; ô ma fille, tu viens de
» m'apprendre que je le suis : non, je
» ne puis consentir à ce que tu veux. »
Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit : « Ecoute-moi, Elisabeth; si
» ton père est faible, tu peux bien
» permettre à ta mère de l'être aussi;
» pardonne-lui de ne pouvoir se ré-
» soudre à te laisser déployer tant de
» vertus. Etrange situation, où une
» mère demande à sa fille d'être moins
» vertueuse; mais ta mère te le de-
» mande, elle ne te l'ordonne point,
» car en t'élevant au-dessus de tout,
» tu as mérité de ne plus recevoir d'or-
» dres que de toi-même. — Ma mère,
» reprit Elisabeth, les tiens me seront
» toujours sacrés; si tu me demandes
» de rester ici, j'espère avoir la force
» de t'obéir; mais puisque mon dessein
» t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il
» aura ton assentiment : il n'est pas
» le fruit d'un moment d'enthousiasme,
» mais de longues années de médita-

» tion : il s'appuie autant sur des rai-
» sons solides que sur les plus tendres
» sentimens. Existe-t-il un autre moyen
» d'arracher mon père à l'exil? Depuis
» douze ans qu'il languit ici, quel ami
» a pris sa défense? et quand il s'en
» trouverait un qui l'osât, oserait-il
» parler comme moi? serait-il inspiré
» par un semblable amour?.... Oh!
» laissez-moi toujours croire que Dieu
» n'a donné qu'à votre unique enfant
» le pouvoir de vous rendre au bon-
» heur, et ne vous opposez pas à l'au-
» guste mission que le ciel a daigné lui
» confier. Dites-moi, que trouvez-vous
» donc de si effrayant dans mon en-
» treprise? Est-ce mon absence? Mais
» ne vous ai-je pas entendus gémir
» souvent ensemble d'un exil qui vous
» empêchait de me donner un époux?
» Un époux, ô mes parens! ne m'au-
» rait-il pas séparée de vous aussi? Des
» dangers? il n'y en a point : les hivers
» de ce climat m'ont accoutumée à la
» rigueur des saisons, et mes courses
» dans nos landes, à la fatigue d'une
» longue marche. Avez-vous peur de

» ma jeunesse? elle sera mon appui :
» on vient au secours de tout ce qu
» est faible. Enfin, redoutez-vous mon
» inexpérience? je ne serai pas seule :
» rappelez-vous les paroles et la lettre
» du gouverneur S'il permet à un
» pauvre missionnaire de se reposer
» sous notre toit, c'est pour me donner
» un guide et un protecteur. Vous le
» voyez, tout est prévu, il n'y a point
» de péril, il n'y a plus d'obstacles, et
» rien ne me manque que votre consen-
» tement et votre bénédiction.... — Et
» ton pain, tu le mendieras, répondit
» Springer avec amertume ; les aïeux
» de ta mère, qui régnèrent jadis dans
» ces contrées, les miens, qui se sont
» assis sur le trône de Pologne, verront
» l'héritière de leur nom parcourir, en
» demandant l'aumône, cette Russie
» qui a fait de leurs royaumes des pro-
» vinces de son empire. — Si tel est
» le sang d'où je sors, reprit Elisabeth
» avec une modeste surprise, si je des-
» cends des rois, et que deux couronnes
« aient été sur le front de mes aïeux,
» j'espère me montrer digne et d'eux

» et de vous, et ne point avilir le nom
» qu'ils m'ont laissé; mais la misère ne
» l'avilira point. Pourquoi la fille des
» Séids et de Sobieski rougirait-elle
» d'avoir recours à la charité de ses
» semblables? tant de grands hommes
» précipités du faîte des honneurs l'ont
» implorée pour eux-mêmes! plus heu-
» reuse qu'eux tous, je ne l'implorerai
» que pour servir mon père. »

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parens, donnait à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer : il ne se sentit pas la force d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. « O ma Phédora! s'écria-t-il, en ser-
» rant les mains de son épouse, la lais-
» serons-nous mourir ici, la priverons-
» nous du bonheur de donner le jour
» à des enfans qui lui ressemblent ?
» Prends courage, ma bien-aimée; et
» puisqu'il n'existe nul autre moyen

» de la rendre à ce monde dont elle sera » la gloire, laissons-la partir. » Dans ce moment, la mère l'emporta sur l'épouse, et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité : « Non, non, je ne la laisse- » rai pas partir; en vain mon époux » le demande, je saurai lui résister. » Quoi! j'exposerais la vie de mon en- » fant! je laisserais partir mon Elisa- » beth, pour apprendre un jour qu'elle » a péri de froid et de misère dans » d'affreux déserts, pour vivre sans » elle, pour la pleurer toujours! voilà » ce qu'on ose exiger d'une mère! O » Stanislas! devais-tu m'apprendre qu'il » est un sacrifice que je ne puis te faire, » et une douleur dont tu ne me conso- » lerais pas. » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : « Ma fille, si » votre mère n'y peut consentir, vous ne » partirez pas. — Non, ma mère, si tu » l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit » Elisabeth, en l'accablant des plus » touchantes caresses; je t'obéirai tou-

» jours. Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père ; viens le prier avec moi, ma mère : demandons-lui ensemble ce que nous devons faire : c'est la lumière qui guide et la force qui soutient : toute vérité vient de là, et toute résignation aussi! »

En priant, Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire ; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir, sans en montrer la récompense ; cette voix de Dieu, si puissante sur les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections, mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer, s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes ; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la

Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. — « Mon seul crime, ma fille, » lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma » patrie, et de n'avoir pu supporter » son asservissement. Ses plus grands » monarques étaient du même sang que » moi; je pouvais moi-même être ap- » pelé au trône, et je devais bien mon » amour et ma vie au pays dont je ti- » rais toute ma gloire; je l'ai servi » comme je le devais; seul, à la tête » d'une poignée de nobles polonais, je » l'ai défendu jusqu'à la dernière ex- » trémité contre les trois grandes puis- » sances qui s'avançaient pour l'enva- » hir; et, lorsqu'accablé par le nombre » de nos ennemis, sous les murs de » Varsovie, à la vue de cette vaste ca- » pitale livrée aux flammes et au pil- » lage, il a fallu céder et se soumettre » à la tyrannie, au fond de mon âme, » je résistais encore. Humilié d'être » toujours dans ma patrie, et de n'en » plus avoir, partout je cherchais des » armes, partout je cherchais des alliés » qui m'aidassent à rendre à la Pologne

» son existence et son nom. Vains efforts, » tentatives inutiles, chaque jour ri- » vait davantage des chaînes que mes » faibles mains ne pouvaient ébranler. » Les terres de mes aïeux étaient dans » la partie tombée sous la domination » de la Russie; j'y vivais avec Phé- » dora, heureux, mille fois heureux, » si le joug de l'étranger n'avait pesé » que sur mon front. Mes plaintes peu » mesurées, et surtout les nombreux » mécontens qui se rassemblaient chez » moi, inquiétèrent un monarque ab- » solu et soupçonneux. Un matin, je » fus arraché de ma maison, des bras » de ma femme, des tiens, ma fille: » tu n'avais alors que quatre ans, et » tes larmes ne coulaient sur ton mal- » heur, que parce que tu voyais pleurer » ta mère. Je fus traîné dans les pri- » sons de Pétersbourg; Phédora m'y » suivit: la permission de s'y enfermer » avec moi fut la seule grâce qu'elle » put obtenir. Nous vécûmes près d'une » année dans ces affreux cachots, pri- » vés d'air, presque du jour, mais » non pas d'espérance. Je ne pouvais

» croire qu'un monarque juste n'excu-
» sât pas un citoyen d'avoir soutenu
» les droits de sa patrie, et qu'il ne se
» fiât pas à la promesse que je lui don-
» nais de demeurer soumis; j'avais trop
» bien présumé des hommes, je fus
» jugé sans être entendu, et exilé pour
» la vie en Sibérie. Ma fidèle compagne
» ne m'abandonna point, et je dois
» dire qu'en m'accompagnant ici, elle
» avait l'air d'écouter plus encore son
» cœur que son devoir; si j'eusse été
» envoyé dans les ténèbres glacées de
» l'affreux Beresof, dans les solitudes
» perdues du lac Baïkal ou du Kam-
» chatka, je n'y aurais pas été seul
» encore; il n'est point de désert, il
» n'est point d'antre si sauvage où ma
» Phédora ne m'eût suivi : oui, je le
» veux croire, c'est à ses vertus, c'est
» à son dévoûment si généreux que
» j'ai dû un exil plus humain. O mon
» enfant! s'il y a eu quelques douceurs
» dans ma vie, c'est à ta mère que je
« le dois, et s'il y a du malheur dans
» la sienne, je n'en dois accuser que
» moi. — Du malheur! mon père, lui

» dit Élisabeth, et tu l'as toujours ai-
» mée. » A ces mots, Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien, qu'ainsi que sa mère, Elisabeth auprès d'un époux pourrait ne pas être malheureuse dans l'exil. « Ma fille, répondit-
» il, en lui remettant la lettre du jeune
» Smoloff, qu'il avait gardée depuis la
» veille, si je dois un jour à ton zèle
» et à ton courage des biens que je ne
» désire plus que pour t'en accabler;
» au sein de la prospérité, cette lettre
» te rappellera nos bienfaiteurs; ton
» cœur, Élisabeth, doit être reconnais-
» sant, et l'alliance de la vertu peut
» honorer le sang des rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria : « Le souvenir de celui qui t'a
» plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi,
» ne sortira jamais de là. »

Durant quelques jours, on ne parla plus du voyage d'Elisabeth; sa mère n'y avait pas consenti encore, mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond

de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille : *tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyée. Un dimanche soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre à l'instant; Phédora s'écrie : « Ah! mon Dieu, mon » Dieu, voilà celui qu'on nous annon» ce, celui qui vient enlever mon en» fant. » Et elle tombe tout en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine; son air est vénérable, il est courbé par la fatigue plus encore que par les années; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme : aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous » avec joie; la bénédiction de Dieu est » sur cette pauvre cabane; je sais qu'il » y a ici des richesses plus précieuses » que les perles et l'or : je viens vous de- » mander une nuit de repos.» Elisabeth s'empressa de lui approcher un siége. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes » bien hâtée dans le chemin de la vertu, » et dès les premiers pas, vous nous avez » laissés loin derrière vous. » Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora : « Mère chrétienne, lui dit- » il, pourquoi pleurez-vous? le fruit de » vos entrailles n'est-il pas béni? Ne » pouvez-vous pas aussi vous dire heu- » reuse entre toutes les femmes! Si vous » versez des larmes parce que la vertu » vous sépare de votre enfant pour un » peu de tems, que feront les mères » qui se voient arracher les leurs par » le vice, et qui les perdent pour l'é- » ternité? — O mon père! si je ne de- » vais plus la revoir! s'écria la mère » désolée. — Vous la reverriez, reprit- » il vivement, dans le ciel qui est déjà » son partage; mais vous la reverrez

» aussi sur terre : les fatigues sont
» grandes, mais Dieu la soutiendra ;
» *il mesure le vent à la laine de l'a-*
» *gneau.* » Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore, il ne pouvait parler, son cœur se déchirait : et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parens lui avait caché la douleur de s'en séparer : mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies : alors il lui semblait que tout s'abimait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah ! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des

forces pour traverser seule presqu'une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait ; mais la gaîté en était bannie; et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie : aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer, mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et, par le sentiment de la pitié, adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses, et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il atta-

cha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cette homme vénérable, qui; depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion des barbares qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait adouci les mœurs; il avait réuni des hordes errantes, qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfans n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disaient point du mal

des missions; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour, sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible? ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérans ne s'est jamais élevée si haut; elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvait un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de riz délayée dans de

l'eau, doit se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le père Paul, c'était être dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsqu'après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie, qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens : mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là; aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice !

On arrangea pour le père Paul un lit

propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poële.

Quand le jour commença à paraître, Elisabeth se leva, elle s'approcha doucement de la porte du père Paul; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parens elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie : touchante histoire qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parens! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté : aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit; il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce

qu'il contient : mais un cœur comme celui d'Elisabeth, il ne l'avait poine vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivans à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elibeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit : « Elisabeth, si le tems est beau de-« main, vous monterez dans votre pe-» tite nacelle avec votre père, pour » aller pêcher quelques poissons dans » le lac. » Sa fille la regarda, se tut, et

de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : « Ma fille, avez-vous entendu » l'ordre de votre mère? demain vous » viendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : « Demain vous » consolerez ma mère. » Springer pâlit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien ; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre ; car le moment où l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces ; il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme ; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir ; il la remercie de son dévouement ; et, cachant ses larmes au

fond de son cœur, il feint d'être heureux pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah ! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentimens inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parens et leur fille! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des Saintes Ecritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle ; ils laissait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Elisabeth se mit à genoux, et, d'une voix émue, demanda à ses parens de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues; sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu, son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent ; il posa les mains sur la tête d'Elisabeth, en la recom-

mandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors regardant sa mère, lui dit : « Et toi, ma mère, ne » veux-tu pas bénir aussi ton enfant? » — Demain, reprit-elle avec l'accent » étouffé d'une profonde désolation, » demain. — Et pourquoi pas aujour» d'hui aussi, ma mère? — Ah ! oui, » repartit Phédora, en s'élançant im» pétueusement vers elle, tous les jours, » tous les jours. » Elisabeth courba la tête devant ses parens, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas, le missionnaire priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah ! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui?

On était alors à la fin de mai; c'est le tems de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Elisabeth les employa à faire les préparatifs de son dé-

part; elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même tems à peu près elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus long-tems possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée, en partant, de rien emporter de ce pauvre toit paternel, où il n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks formaient tout son trésor; c'était le seul argent qu'elle possédât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

« Mon père, dit-elle au missionnaire,
» en ouvrant doucement sa porte, par-
» tons pendant que mes parens dorment
» encore; ne les éveillons point, ils
» pleureront assez tôt; ils sont tran-
» quilles parce qu'ils croient que nous
» ne pouvons sortir que par leur cham-
« bre; mais la fenêtre de ce cabinet
» n'est pas haute, je sauterai facilement

» en dehors, et je vous aiderai ensuite » à descendre sans vous faire aucun » mal. » Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagême, qui devait épargner de déchirans adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Elisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner; mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita toute en larmes devant la porte où dormaient ses parens : « Mon Dieu, » s'écria-t-elle, veillez sur eux, protégez-les, conservez-les moi, et ne permettez pas que je repasse jamais ce » seuil, si je ne devais plus les retrouver. » Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. « O mon père! vous? Pourquoi mon » père, pourquoi venir ici? — Pour te » voir, t'embrasser, te bénir encore » une fois; pour te dire : Mon Elisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer » ma tendresse, si une seule fois j'ai fait » couler tes larmes, si un regard, une pa-

» role sévère ont affligé ton cœur, avant
» de t'éloigner, pardonne, pardonne à
» ton vieux père, afin que s'il n'est plus
» destiné au bonheur de te voir, il puisse
» mourir en paix. — Ah! ne dis point,
» ne dis point ceci, interrompit Elisa-
« beth. — Et ta pauvre mère, conti-
» nua-t-il, quand elle s'éveillera, que
» lui dirai-je? que lui répondrai-je,
» quand elle me demandera son enfant?
» Elle te cherchera dans cette forêt,
» sur les rives de ce lac; je la suivrai
» partout en pleurant avec elle, en ap-
» pelant partout avec elle notre enfant,
» qui ne nous répondra plus. » A ces
mots, Elisabeth s'appuya à demi-éva-
nouie contre le mur de la chaumière.
Son père vit qu'il l'avait trop émue, il
se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma
» fille, lui dit-il avec une voix plus
» calme, prends courage: je prendrai
» courage aussi; je te promets non de
» consoler ta mère, mais de la fortifier
» contre la douleur de ton départ; je
» te promets de te la rendre quand tu
» reviendras ici. Oui, mon enfant, soit
» que le succès couronne ou non ton

» pieux voyage, tes parens ne mourront
» pas sans t'avoir revue. » Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets
» un bien qui n'a point d'égal, c'est
» plus que mon sang, que ma vie; je
» vous le remets cependant avec con-
» fiance; partez ensemble; des milliers
» d'anges veilleront autour d'elle et de
» vous ; pour la défendre, les puissances
» célestes s'armeront ; cette poussière
» qui fut ses aïeux se ranimera, et Dieu,
» puisqu'il est tout-puissant, et qu'il
» est père aussi de mon Elisabeth, Dieu
» ne permettra pas que notre Elisabeth
» périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faîte des noirs sapins, mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres; celles même du bou-

leau étaient tranquilles, les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, criait encore un adieu à sa fille, fut le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère, je ne l'essaierai point.

Comment peindre cet infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous momens les dernières de sa vie? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance, et n'arrivait plus à son cœur: tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah! Dieu seul s'est réservé le

pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Elisabeth et son guide se mirent en route; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des innondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabannes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avait de la pauvreté, pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfans, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen (1), on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Élisabeth les remarqua ; elle quittait la terre de l'exil, il lui sembla qu'elle quittait sa patrie, et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parens. « Ah ! dit-elle, que me voilà loin d'eux » à présent ! » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire ; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talens ? Y trouverait-elle

(1) Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, sur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586. Sa position est à la fois agréable et avantageuse. Près de la ville est un quartier de Tartares de la Sibérie et de la Boukharie. Le sol de cette contrée est fertile.

un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection ? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah ! si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg..... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour rejoindre l'armée en Livonie (1); elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de 900 verstes : les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés : on rencontre fréquemment de riches vil-

(1) La Livonie est bornée au couchant par la mer Baltique, ou du moins par un golfe de cette mer, au midi par la Courlande et par le gouvernement de Polotsk, et au levant par celui de Pleskof. Le duché de Livonie forme aujourd'hui le gouvernement de Riga.

lages Russes et Tartares, dont les habitans ont l'air si heureux qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Élisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et, jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Élisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de tra-

verser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées, ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route, ou enfin s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminens peut-être du passage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le tems était très beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied; on rencontrait, le long de la route, des charettes et des kibicks vides qui revenait de mener des bannis en Sibérie; pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père;

car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama (1) vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan (2); c'était avoir presque

---

(1) La plus considérable et la plus poissonneuse de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend sa source dans plusieurs marais de la Permie, et continue son cours sinueux dans l'étendue de 250 lieues.

(2) Kasan fut autrefois la capitale d'un puissant royaume des Tartares. C'est une des villes les plus belles et les plus marchandes de la Russie. Elle est bâtie sous le 55° 43′ de latitude, et sous le 66° 40′ de longitude, à 1465 verstes de Pétersbourg, et à à l'embouchure de la Kasanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tartares, et peut-être même par les Bulgares, qui dominèrent dans cette contrée jusqu'au tems de l'incursion de Baty. Elle fut prise trois fois par les Russes, qui la conservèrent depuis 1552. Elle est divisée en trois parties : le Kremle ou la forteresse, la ville proprement dite, et les faubourgs, dont le plus considérable est celui des Tartares. Deux écoles y sont établies : l'une sous le titre de Séminaire, et l'autre sous celui de Gymnase. Dans le Séminaire, dépendant de l'Université de Moscou, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles-lettres et les mathématiques; le Gymnase est destiné aux enfans des Tchouvaches, des Tchéré-

fait la moitié du voyage. Ah ! si le ciel eût permis qu'Elisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bonheur d'être utile à ses parens : mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait

---

misses, des Mordwas, des Kalmouks et des Tartares : on leur enseigne la laugue russe, la langue latine et les élémens de la philosophie et de la théologie. Le but de cette institution est d'amener insensiblement ces différens peuples à la religion chrétienne, et de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de vingt-cinq mille marchands, sans compter un grand nombre de marchands tartares. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Arkhangel et d'Astrakhan, avec Moscou, avec les villes de la Sibérie et du gouvernement d'Orenbourg, et avec plusieurs des villes de la petite Russie. On a conservé dans Kasan l'industrie des anciens Bulgares, pour la fabrication de l'ioufle ou cuir de Roussi; on y fait aussi beaucoup de savon, et on corroie des peaux de chèvres de différentes couleurs, qui le cèdent peu au plus beau maroquin du Levant. La fabrique des draps de Kasan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes. La province de Kasan, fertile en grains et en fruits, est couverte de vastes forêts; on en tire les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction.

exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours, le missionnaire s'affaiblissait sensiblement; il ne marchait plus qu'avec peine, et quoiqu'appuyé sur son bâton et sur le bras d'Elisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse; s'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc; pour tout meuble une

mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De plus funestes pensées commençaient à effrayer Elisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; ensuite elle alla cueillir dans les champs, de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire, qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Elisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quel-

quefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort! mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? « Mon Dieu, disait-il à voix » basse, je ne murmure point contre » votre volonté; mais si vous m'aviez » permis de conduire cette pauvre or- » pheline jusqu'au terme de son voyage, » il me semble que je serais mort plus » tranquille. » Élisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire; le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit: « Mon Dieu, je la re-

» commande à celui qui nous a promis » qu'un verre d'eau offert en son nom » ne serait pas un bienfait perdu. » Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait tout perdre; son cœur se brisa; elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide et la poitrine suffoquée de sanglots. « Mon Dieu, prenez pitié d'elle, prenez pitié d'elle, mon Dieu, » répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit: « Au nom du ciel et de » votre père, calmez-vous, ma fille, et » écoutez-moi. » Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire; il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi: « Mon enfant, vous allez être « exposée à de grandes peines en voya-

» geant seule à votre âge, au milieu de
» la mauvaise saison ; cependant c'est
» là votre moindre péril : la cour vous
» en offrira de plus terribles; un cou-
» rage ordinaire peut lutter contre l'in-
» fortune, et ne résiste pas à la séduc-
» tion : mais vous n'avez pas un cou-
» rage ordinaire, ma fille, et le séjour
» de la cour ne vous changera pas. Si
» quelques méchans (et vous en trou-
» verez beaucoup) voulaient abuser de
» votre situation et de votre misère
» pour vous écarter de la vertu, vous
» ne croirez point à leurs promesses, et
» toutes leurs vaines richesses ne vous
» éblouiront pas. La crainte de Dieu et
» l'amour de vos parens, voilà ce qui est
» au-dessus de tout, et voilà ce que vous
» avez. A quelque extrémité que vous
» soyez réduite, vous n'abandonnerez
» jamais ces biens pour quelque bien
» qu'on puisse vous offrir, et vous vous
» souviendrez toujours qu'une seule
» faute porterait la mort au sein de
» ceux qui vous ont donné la vie. —
» Ah! mon père ! interrompit-elle, ne
» craignez pas... — Je ne crains rien,

» dit-il : votre piété, votre dévoue-
» ment ont mérité une confiance sans
» bornes ; et je suis sûr que vous ne
» succomberez pas à l'épreuve à laquelle
» Dieu vous soumet. Maintenant, ma
» fille, prenez dans ma robe la bourse
» que le généreux gouverneur de To-
» bolsk me donna, en vous recomman-
» dant à mes soins. Gardez-lui le secret,
» il y va de sa vie.... Cet argent vous
» conduira à Pétersbourg. Allez chez
» le patriarche, parlez-lui du père
» Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas
» oublié ; il vous donnera un asile
» dans un couvent de filles, et présen-
» tera sans doute lui-même votre
» requête à l'empereur.... Il est impos-
» sible qu'on la rejette... Au moment
» de la mort, je puis vous le dire, ma
» fille, votre vertu est grande ; le
» monde en voit peu de semblables, il
» en sera touché ; elle aura sa récom-
» pense sur la terre avant de l'avoir
» dans le ciel... » Il s'arrêta, sa respira-
tion devenait gênée, et une sueur froide
coulait sur son front. Elisabeth pleurait
en silence, la tête penchée sur le lit.

Après une longue pause, le misionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie : « Prends ceci, ma fille; c'est le » seul bien que j'aie à donner, le seul » que j'aie possédé sur la terre; avec » lui je n'ai manqué de rien. » Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. « Pauvre brebis » abandonnée, ajouta-t-il avec une » grande compassion, ne crains plus » rien, car voilà le bon pasteur du » troupeau qui veillera sur toi; s'il te » prend ton appui, il te rendra plus » qu'il ne te prend, fie-toi à sa bonté. » Celui qui donne la nourriture aux » petits passereaux et qui sait le compte » des sables de la mer, n'oubliera pas » Elisabeth. — Mon père, ô mon père ! » s'écria-t-elle, en serrant la main qu'il » étendait vers elle, je ne puis me sou- » mettre à vous perdre.... — Mon en- » fant, reprit-il, Dieu l'ordonne : ré-

» signe-toi, calme ta douleur, dans peu » d'instans je serai là haut, je prierai » pour toi, pour tes parens.... » Il ne put achever, ses lèvres remuaient encore, mais on ne distinguait aucun son: il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé : tant était grande en son âme l'habitude de la charité; tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui; au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge, et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.

Les cris d'Elisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avait; elle montra son protecteur étendu sans vie. Aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde: les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide; ceux-ci jetaient un

coup-d'œil de surprise sur cette jeune fille, qui pleurait auprès de ce moine mort; d'autres la regardaient avec pitié: mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables alimens qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que dans sa douleur Elisabeth n'avait pas songé à prendre; ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils se seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les Popes arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort: la pauvre Elisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main roidie de son guide qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée:

« O esprit bienheureux ! n'abandonne
» pas la pauvre delaissée ! O mon père,
» ma tendre mère, que faites-vous
» maintenant que tout secours vient
» d'être ôté à l'enfant de votre amour ? »

Cependant, on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et quand vint le moment de l'emporter, Elisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs (1),

---

(1) Le pays des Baschkirs, qui se nomment eux-mêmes Bachkourtes, est situé vers la partie la plus méridionale des monts Iougoriques. Cette nation est répandue aux environs de la Bélaïa, et entre la Kama, le Volga et l'Iaïk. Leur origine est fort incertaine ; eux-mêmes la rapportent aux Tartares Nogais. Des savans russes les font descendre des grands Bulgares ; il est vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque aussi qu'ils ne ressemblent point tout

est le lieu consacré à la sépulture des habitans de Sarapoul. Cette place est

---

à fait aux Tartares, et l'on pourrait croire qu'ils sont un mélange des anciens Bulgares, mêlés à leurs vainqueurs; d'autres font remonter leur origine aux anciens habitans des monts Iouriques; ils se plaisent à voir en eux la postérité des Igours ou Iougors, et croient qu'ils sont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, et qu'ils ont dans les traits du visage assez de conformité avec les Tartares pour faire soupçonner qu'ils sont de la même famille; ils ont cependant le visage plus large, plus applati; ils sont plus épais, plus robustes, et se distinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur sont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, si l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rousses les feraient classer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui servit de passage à tant de peuples, il n'est pas étonnant qu'on reconnaisse en eux le caractère de plusieurs nations. Ils errèrent long-tems, sous la conduite de leurs propres khans, au midi de la Sibérie; mais opprimés, resserrés par les Tartares sibériens, ils se rapprochèrent du Volga, se mirent sous la protection des khans de Kasan, et passèrent avec cette domination sous le joug de la Russie. Inquiets, audacieux, perfides, souvent révoltés, toujours féroces et cruels dans leurs révoltes, et toujours réprimés et punis, ils ont avec le tems perdu la race de leurs princes, et vu s'é-

en pleine campagne ; elle est entourée d'une haie de mélèzes nains ; au milieu

---

teindre leur noblesse. Divisés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans son sein un ou plusieurs chefs. Leur langue est celle des Tartares, mais fort corrompue, et leur dialecte est très-éloigné de celui de Kasan. Jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la Russie, ils menaient une vie errante ; aujourd'hui, pasteurs et agricoles, ils occupent en hiver des demeures fixes et campent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voisinage des eaux pour construire leurs habitations d'hiver : la neige supplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne sont composés que de cinquante maisons ; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, si l'on peut appeler maisons leurs méchantes huttes de bois : les toits en sont plats, et les portes si basses qu'on n'y peut entrer qu'en rampant ; des peaux de poissons ou de vieux morceaux de toile trempés dans du beurre y tiennent lieu de vitrages. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiétude, la plus faible espérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, ne le transporte ailleurs. L'intérieur de leurs cabanes répond à leur misérable apparence : entourées de bancs, à la manière des Tartares, elles ne contiennent pas de meuble plus précieux qu'une grande outre de cuir posée sur un pied de bois et toujours remplie de lait fermenté : vase inamovible et jamais nettoyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, insupportable aux étrangers ; des chaudrons de fonte, des sacs de cuirs, quelque vaisselle de bois de bouleau complètent leur ameublement : ri-

on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour des amon-

---

ches, ils n'offrent que le spectacle de la misère. Presqu'aucun n'a de matelas ni de couvertures; ils couchent tout habillés sur des feutres, et se laissent ronger par la vermine. Obligés par la loi mahométane à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante, et ne font presque jamais usage du bain. Les deux sexes y ont une égale habitude de monter à cheval. Un baschkir ne va presque jamais à pied; il a toujours sa monture toute sellée à la porte de sa maison : le plus grand honneur qu'il puisse faire à son hôte, à son ami, c'est de seller pour lui le meilleur de ses chevaux. Toujours à cheval ou assis sur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées et les pieds en dedans. Aussitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils se répandent dans la campagne. Un seul village se divise en plusieurs camps, et l'on ne voit guère plus de cinq ou six tentes réunies. Un homme du commun n'a guère moins de trente à cinquante chevaux : beaucoup en ont cinq cents, et quelques-uns, mille, deux mille, et au-delà. L'habit des Baschkirs ressemble beaucoup à celui des Tartares de Kasan; ils ont des chemises de grosse toile d'ortie, de longues et larges culottes, des bottines courtes, ou des babouches à la manière des Turcs. Leur robe de dessus est fort ample, elle est ordinairement garnie d'une bordure de pelleterie, et ils la serrent au-dessus des hanches avec une ceinture ou avec le ceinturon de leur sabre : ils préfèrent le drap rouge. Leur pelisse est quelque fois de peau de mouton, mais plus

cellemens de terre surmontés d'une croix, qui désignent autant de tom-

---

souvent de peau de cheval : le poil est tourné en dehors, la crinière se place sur le dos, et fait un singulier effet quand elle est agitée par le vent. Ils conservent leur barbe, se rasent la tête et portent des calottes de crin. Ils se distinguent des autres nations par leurs bonnets, qui ont la forme d'un cône tronqué et une étroite bordure de pelleterie. Les femmes choisissent pour leur robe de dessus du drap fin, ou quelque étoffe de soie : cette robe se ferme par des boutons, et est serrée par une ceinture au-dessous de la poitrine. Leur sein est couvert d'une sorte de mantille, ornée de pièces de monnaie, de coquilles et de grains de verre; elles partagent leurs cheveux en deux nattes, et se ceignent le front d'un bandeau; leur bonnet, qui se termine en pointe, est chargé des mêmes ornemens que la mantille, aussi bien qu'un morceau d'étoffe qui tient à la coiffure et descend entre les épaules. Les filles laissent pendre leurs cheveux divisés en un grand nombre de tresses, et y attachent des rubans et des franges qui descendent jusqu'au-dessous des jarrets. Les armes des Baschkirs sont l'arc, les flèches, la lance, le casque et la cotte de maille : ils reçoivent des Russes, des sabres, des fusils et des pistolets. C'est un spectacle singulier que celui d'une armée baschkirienne : nul ordre dans les marches; on ne se met en rang que lorsqu'on s'arrête. Chacun conduit un cheval de main, qui porte toutes les provisions de bouche : la charge est faible; elle ne consiste qu'en du fromage, en du blé séché au feu, en un petit moulin à bras

beaux ; çà et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de

---

pour le réduire en farine. Chaque guerrier, vêtu de sa longue robe, s'équipe comme il peut ou comme il lui plaît. L'un s'est procuré toutes les espèces d'armes, et porte avec lui un arsenal entier; l'autre possède à peine une mauvaise arme offensive. Ils sont tous bien montés et manient fort adroitement leurs chevaux. Les Baschkirs ont ordinairement deux femmes; il est bien rare qu'ils en aient davantage. C'est le moullak qui consacre le mariage. Après avoir uni les deux époux, il présente une flèche au mari : Sois brave, lui dit-il, et protège ta femme. Ils professent depuis longtems le mahométisme; on ignore même à quelle époque ils l'ont embrassé; mais cette religion, qu'ils suivent, sans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes superstitions du chamanisme : ils y sont encore plus confirmés par l'exemple de leurs moullahs, aussi peu instruits que le reste du peuple. Les jours de fêtes, ils présentent au soleil, en se prosternant devant cet astre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils suspendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, et ils croient par là préserver leurs abeilles de tous les maléfices. Ils ont des sorciers, et ils les craignent : car ces deux faiblesses sont inséparables. Ces fourbes conjurent les malins esprits, les voient dans les ténèbres, les poursuivent, les combattent, les blessent : ils pourraient même dire qu'ils les tuent, ils trouveraient peu de contradicteurs.

dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieur rameaux effilés, et dont les fleurs d'un jaune livide semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortège qui suivait le cercueil du missionnaire était assez nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes (1), des

(1) Les Troukhmènes, plus connus en Europe sous le nom de Turkomans, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la mer Caspienne, depuis l'Iemba et les stèpes des Kirguis, jusqu'à la Khive et à la Perse. Ce sont des Turcs ou Tartares qui ne sont altérés par aucun mélange. Nation industrieuse, riche en troupeaux, fabriquant elle-même ses armes blanches et ses armes à feu, et se louant volontiers à ses voisins pour faire la guerre; courageuse, fière, et en même tems humaine. Les Troukmènes préfèrent au séjour de leurs plaines, les vallées et les penchans des monts Manguichlat, qui s'élèvent à quatre ou cinq journées des bouches de l'Iaïk; c'est-là que, défendus par la situation même des lieux, ils nourrissent en paix de nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de brebis. Quelques-uns cultivent la terre et sèment du blé et du mil-

Arabes échappés à l'esclavage des Kirguis et reçus dans des colléges fondés par la dernière Impératrice. Ils suivaient pêle-mêle, un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des Popes, tandis qu'Élisabeth,

---

let; mais ils se livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perse et la Boukharie, et leurs marchands amassent quelquefois de grandes richesses. Bien moins nombreux que les Kirguis, ils sont bien plus redoutables à la guerre, et souvent ils les ont vaincus. Leur adresse à manier le sabre les rend surtout terribles à leurs voisins. Si quelquefois la faiblesse du nombre ne leur permet pas de se mesurer avec leurs ennemis, ils trouvent un asile assuré sur leurs montagnes inaccessibles. La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incursions des peuples septentrionaux. Entre l'Iemba, la mer Caspienne et le lac Aral, règnent de vastes plaines d'un sable léger et mobile : les peuples voisins de ces plaines les appellent des *mers de sable*. Les vents semblent se faire un jeu d'en changer sans cesse l'aspect : ils élèvent aujourd'hui des montagnes, qui seront demain changées en abîmes; ils creusent des précipices qui bientôt seront couverts de montagnes. Leur souffle soulève, agite, fait combattre et gronder le sable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engageraient dans des campagnes prêtes à s'ouvrir sous leurs pas, à rouler sur leurs têtes, ne laisseraient pas même après elles un léger souvenir de leur entreprise.

silencieuse, marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le Pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et après avoir jeté un peu de terre pardessus, il s'éloigna; et là, demeura enseveli dans un éternel oubli, un mortel charitable, qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un; semblable à ces vents bienfaisans qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde: tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la

grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu.

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort; du tombeau, s'élèvent des pensées de courage; du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et, là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleurait et ne murmerait point; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se trouvait comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentimens. « Mon père! ma mère! s'écriait-elle, » ne craignez rien, votre enfant ne se » laissera point abattre. » Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils

eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur : « Mon père ! ma mère ! » répétait-elle encore, et ces noms calmaient sa frayeur. « Homme juste et » maintenant bienheureux, disait-elle, » en appuyant son front sur la terre » fraîchement remuée, faut-il vous » avoir perdu avant que mon noble » père, ma tendre mère vous aient re» mercié de vos soins pour leur pauvre » orpheline !.... O bonheur d'être béni » par eux, faut-il que vous en ayez été » privé ! »

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Élisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au-dessus du cercueil : *le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde* (1).

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit

(1) Isaïe, chap. 57, v. 1.

du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'auberge de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Elisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. « Ah! s'écria-t-elle, mon guide, » mon appui, ainsi votre charité vous » survit, et quand vous n'êtes plus au- » près de moi, c'est elle qui me soutient » encore! »

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes; tout est pour elle un objet de regret, tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux la regarde et l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect; si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une

insulte ; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes, qu'à lui procurer la moindre commodité : aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Kasan que dans les premiers jours d'octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga (1), ce qui avait

---

(1) Le Volga est le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appelaient *Rha*. Les Tartares le nomment *Ethel*. Il a ses sources dans plusieurs lacs et marais du gouvernement de Novogorod, non loin de celle de la Dwina occidentale ; il traverse les gouvernemens de Moskou, de Nijagorod, de Kasan et d'Astrakhan, dans un cours de 750 lieues, et se jette, par un grand nombre de bouches, dans la mer Caspienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve aussi poissonneux, et l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de

rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que partie en nacelle, et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dangers de cette navigation, n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Elisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux; ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de tems il faudrait probablement attendre. « Au » moins deux semaines, répondirent-ils. » Alors elle résolut de passer sur-le-

---

travailleurs. On tire des bords du Volga les œufs d'esturgeons ou le caviar, qui, frais encore, est un mets agréable, et qui, pressé et séché, perd beaucoup de sa bonté, et est cependant encore recherché par plusieurs nations de l'Europe. On en transporte même dans la Turquie et dans les deux Indes. C'est des vessies d'air de ces mêmes esturgeons, que fournit le caviar, que se fait la colle de poisson.

champ. « Je vous en prie, leur dit-elle » d'une voix suppliante, au nom de » Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve : » je viens de par-delà Tobolsk ; je vais » à Pétersbourg demander à l'empereur » la grâce de mon père exilé en Sibérie; » et j'ai si peu d'argent, que si je de- » meurais quinze jours à Kasan, il ne » me resterait plus rien pour continuer » ma route. » Ces paroles touchèrent un des bateliers; il prit Elisabeth par la main : « Venez, lui dit-il, je vais es- » sayer de vous conduire; vous êtes une » bonne fille, craignant Dieu et aimant » votre père ; le ciel vous protégera. » Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve; alors ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et marchant sur les glaces en se soutenant sur ses avirons, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Elisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu

moins de trois roubles : « Pauvre fille, » lui dit le batelier en regardant son » trésor, voilà donc tout ce que tu pos- » sèdes, tout ce que tu as pour te ren- » dre à Pétersbourg, et tu crois que » Nicolas Kisoloff t'en ôterait une obole? » Non, je veux plutôt y ajouter : cela » me portera bonheur, ainsi qu'à mes » six enfans. »

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna, en lui criant : « Dieu veille sur toi, ma fille ! »

Elisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie; et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit : « Je te garde- » rai pour mon père, afin que tu lui » sois une preuve que ses vœux ont été » entendus, que son esprit ne m'a point » quittée, et que partout une protection » paternelle a veillé sur moi. »

Le tems était clair et serein; mais par momens il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrê- ter, Elisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une

petite colline, dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes ; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connaissait point, et quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore ; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe ; ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parens ; elle leur préférait beaucoup le sapin ; le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parens se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. « Oh ! quand » les reverrai-je ! s'écriait-elle, quand » entendrai-je leurs voix ! quand re» tournerai-je de ce côté pour tomber » dans leurs bras ! » Et en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Kasan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et, au-dessus de la ville, l'antique forteresse des khans de la Tartarie,

se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route, Elisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs : tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutsk (1), pour peupler les rives sauvages de l'Angara (2) : tantôt c'étaient des

---

(1) Irkoutsk est une belle ville, sur la rive orientale de l'Angora, devant l'ambouchure de la rivière Irkoutsk, située sous le 52° 6' de latitude, et au-delà du 122° de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baïkal, abondant en esturgeons, et qui fournit, en une quantité prodigieuse, un poisson que les gens du pays appellent *omoule*. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, sa provision pour l'année entière. On compte, dans Irkoutsk, près de trois mille marchands qui s'enrichissent du commerce qu'ils font avec la Chine. La richesse est commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, et le bas prix des denrées la rend superflue.

(1) L'Angora est une grande rivière qui sort du

troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur . sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les balots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Elisabeth ; mais quand elle rencontrait quelques bannis conduits par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes ; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle : ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas, mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus

---

lac Baïkal, et qui, après avoir reçu l'Oka et l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avait commencé du sud au nord, dès son origine, tourne ensuite à l'occident, et se jette dans l'Iénisséi.

opulente, c'était de la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Elisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais, car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir (1); et grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé; mais elle commençait à manquer de tout: ses chaussures étaient déchirés, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie

(1) Volodimer ou Vladimir, sur la Kliasma, au sud-est de Pireslavle-Zaleskoi, fut construit dans le douzième siècle par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki, et son fils André la rendit la résidence des souverains de Russie.

de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel, ni terre; d'autres fois c'étaient des torrens d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vents si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitans de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Elisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick

renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir : « Pauvre jeune » fille! lui dit-elle, émue de sa profonde » détresse, d'où viens-tu, à ton âge, » ainsi seule, transie et couverte de » neige? » Elisabeth répondit comme à son ordinaire : « Je viens de pardelà » Tobolsk, et je vais à Pétersbourg de-» mander la grâce de mon père. » A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda Elisabeth avec surprise : « Que dis-tu, s'écria-t-il? tu viens de » la Sibérie dans cet état, dans cette mi-» sère, au milieu des tempêtes, pour » demander la grâce de ton père?.... » Ah! ma pauvre fille ferait comme toi » peut-être; mais on m'a arraché de ses » bras sans qu'elle sache où l'on m'em-» mène, sans qu'elle puisse solliciter » pour moi; je ne la verrai plus, j'en » mourrai.... On ne peut pas vivre loin » de son enfant.... » Elisabeth tressaillit. « Monsieur, reprit-elle vivement, » j'espère qu'on peut vivre quelque tems

» loin de son enfant. — Maintenant que
» je connais mon sort, continua l'exilé,
» je pourrais en instruire ma fille : voici
» une lettre que je lui ai écrite ; le cour-
» rier de ce kibick renversé qui retourne
» à Riga où est ma fille, consentirait à
» s'en charger si j'avais la moindre ré-
» compense à lui offrir : mais la moin-
» dre de toutes n'est pas en mon pou-
» voir : je ne possède pas un simple
» kopeck; les cruels m'ont tout enlevé. »

Elisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. « Si cela pouvait suffire, » dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier : c'était le denier de la veuve; le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande, il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Elisabeth voulut se mettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : « Je ne puis vous récompenser ; je n'ai » plus rien du tout ; je ne puis vous of- » frir que les bénédictions de mes pa- » rens ; elles sont à présent ma seule ri- » chesse. — Quoi ! interrompit la vieille » femme tout haut, pauvre fille, vous » avez tout donné ? Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle : « Ange qui m'as tout donné, lui dit-il, » ne puis-je rien pour toi ? » Un couteau était sur la table, Elisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé, elle dit : « Monsieur, » puisque vous allez en Sibérie, vous » verrez le gouverneur de Tobolsk ; » donnez-lui ceci, je vous en prie : » Elisabeth l'envoie à ses parens, lui » direz-vous... Peut-être consentira-t-il » que ce souvenir aille les instruire que » leur enfant existe encore. — Ah ! je » jure de vous obéir, répondit l'exilé ;

» et, dans ces déserts où l'on m'envoie, » si je ne suis point tout à fait esclave, » je saurai trouver la cabane de vos pa- » rens, et leur dire ce que vous avez fait » aujourd'hui. »

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parens. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer : par ses dons, elle avait fait la joie d'un père; elle avait consolé l'orpheline en pleurs; et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité!

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fond très-marécageux, et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le

refuge des voleurs : l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Elisabeth entendait parler des vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée; mais obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée; elle marcha long-tems à travers ce désert de glace; mais comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fan-

geux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage; on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un; elle erra çà et là, mais en vain; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie.... Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des

hommes qui sortent de la forêt; elle marche vers eux pleine d'espérance, mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie : leur air sauvage, leur physionomie farouche l'épouvantent plus que la solitude où elle était; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son

sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. « Voilà « tout ! s'écrient-ils. — Tout, leur ré» pondit elle. « A ces mots; les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus : l'habitude du crime ne permet pas de l'être, mais ils sont surpris; ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal; ils n'osent pas même lui faire du bien; ils s'éloignent en se disant entre eux : « Laissons-la, laissons-la, car Dieu est » assurément auprès d'elle. »

Elisabeth se lève et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Elisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnais-

sance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Elisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière; elle raconte sa peine, et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Elisabeth fit de ses aventures, fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elle regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très-pauvre; il ne

possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant, elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elle se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtemens. Elisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient : mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent, lui dirent : « Nous avons un abri, et vous n'en avez » pas ; le peu que nous possédons vous » appartient, vous ètes plus pauvre que » nous. »

Enfin, voici Elisabeth sur la route de Moscou (1); elle s'étonne du mouvement

(1) La ville de Moskou se nomme en russe Moska ; elle est située au 55° 45' 46" de longitude, au 55° 12' 45" de latitude, et à 734 werstes de Pétersbourg. Trois rivières la baignent : la Moskwa, qui lui a donné son nom, l'Iaouza et la Néglinna. C'est la plus grande ville de l'Europe : elle a environ dix lieues de circonférence; mais les bâtimens n'y sont pas serrés comme à Paris et à Londres, et la plupart des maisons ont des jardins. Vers 1786, Moskou renfermait neuf mille cent quatre-vingt-

extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette

---

seize habitations, parmi lesquelles treize cent quatre-vingt-deux étaient de pierre ; dix-neuf grandes églises, vingt-huit couvens, vingt-trois petites écoles, cent dix-neuf bains publics, deux cent vingt-quatre tavernes, deux cent quatre-vingt-dix-sept auberges. La population de la ville ne peut être évaluée au juste : elle varie d'ailleurs de l'hiver à l'été. On croit, avec assez de fondement, qu'en hiver il y a dans Moskou plus de quatre cent mille âmes, et qu'il n'en reste en été qu'environ trois cent mille. Moskou a été fondée en 1147, par Ioury Dolgorouki, et est devenue, en 1328, la résidence des souverains, sous le règne d'Ivan Danilovitch. Elle a reçu depuis des accroissemens successifs, et est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes, et qui même en portent le nom. Le premier de ces quartiers se nomme le *Kremle*, mot tartare qui signifie forteresse. C'était la résidence des souverains. Il est entouré d'une muraille, d'un rempart et d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne : il a été achevé par des architectes italiens, sous le règne du grand prince Ivan Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. C'est dans ce quartier qu'est le palais des patriarches, devenu la maison du synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes et grecs. Kitoi-Gorod, ou la ville Kitai, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine.

grande capitale; plus elle avance, et plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si

---

Le mot kitai appartient à la langue tartare, et signifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle et la Ville-Blanche. Il a été bâti sous le règne du star Ivan Vassiliévitch. On remarque, dans ce quartier, l'imprimerie du synode, dans laquelle est une belle et ancienne bibliothèque; la maison de l'université, grand édifice d'une assez belle architecture; la cour des monnaies, et le *gostimoidver*, ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques. Beloi-Gorod, ou la Ville-Blanche, doit son nom à une muraille de pierre dont elle était entourée, et qui est tombée en ruine. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'université, fondée en 1755 par Elisabeth, et la maison des Enfans-Trouvés, fondée en 1763, par l'impératriee Catherine II. Enfin, le Zemlianoi-Gorod, ou la Ville-de-Terre, enveloppe les trois quartiers dont nous venons de parler. Elle doit son nom à un rempart de terre, dont le tsar Fédor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion des Tartares de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moskou, est elle-même enveloppée par plus de trente faubourgs. Les plus nombreux sont la Slabode allemande et le faubourg de Lefort. C'est dans ce dernier que Pierre Ier. a fondé un hôpital pour les malades, avec une école où l'on enseigne à la jeunesse le latin, l'anatomie, la botanique et la médecine,

haut prix une très-petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses parens en est le but : mais elle ne s'énorgueillit pas non plus; trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parens, elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant, de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Élisabeth entend retentir le nom de l'empereur. Des coups de canon partis de Moscou viennent l'épouvanter; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se

pressaient autour d'une voiture renversée. « C'est l'empereur qui fait sans » doute son entrée à Moscou, lui di- » rent-ils. Comment! reprit-elle avec » surprise; est-ce que l'empereur n'est » pas à Pétersbourg? » Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : « Eh quoi! pauvre fille, ne » sais-tu pas qu'Alexandre vient faire » la cérémonie de son couronnement à » Moscou? » Elisabeth joignit les mains avec transport; le ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ces parens; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces tems de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice, pour n'écouter que la clémence. « Ah! s'écria-t-elle, en se tournant du » côté des terres de l'exil, mes parens, » faut-il que mes espérances ne soient » que pour moi, et que lorsque votre » fille est heureuse, sa voix ne puisse » aller jusqu'à vous! »

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant

au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très-peu de distance, elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne; elle se reposa un moment dans la grande promenade: c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondaient, et le canon qui tirait par intervalle se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était sur-

tout en approchant de la place du Krémelin, que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés; Elisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue, elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort: « Heureux, se » disait-elle, d'avoir quelque chose à » chercher! il n'y a que l'infortunée qui » n'a point d'asile, qui ne cherche rien, » et qui ne se perd point. »

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très-vif; la pauvre Elisabeth n'avait pas mangé de tout le jour, elle ne savait que devenir; elle cher-

chait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle pût espérer quelque pitié : mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits, partout elle fut rebutée : l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité : jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Krémelin ; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui fallait tendre la main aux passans pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction, ou refusée avec mépris. Au moment de le faire, un mouvement d'or-

gueil la retint; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors, elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur : une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit : « Au nom du père qui » vous aime, de la mère de qui vous » tenez le jour, donnez-moi de quoi » payer un gîte pour cette nuit. » L'homme à qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. « Jeune fille, lui répondit-il, vous » faites-là un vilain métier; ne pouvez-» vous pas travailler? A votre âge on » devrait savoir gagner sa vie; Dieu » vous aide, je n'aime point les mendians. » Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami : fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avançait, que

la foule s'écoulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Elisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolante familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante : « Je viens de par-delà Tobolsk pour demander à l'empereur la » grâce de mon père ; j'ai fait la route » à pied, et comme je ne possède rien, » personne n'a voulu me recevoir. » A ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper ; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. « O mon » Dieu ! ô mon père ! s'écria-t-elle avec » l'accent du plus profond désespoir, » ne viendrez-vous pas à mon secours? » Avez-vous abandonné la pauvre Elisabeth ? »

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Elisabeth étend les bras, et s'écrie : « Je le jure à la face du » ciel, je n'ai point menti, je viens à » pied de par-delà Tobolsk pour de- » mander la grâce de mon père; sauvez- » moi, sauvez-moi, et que je ne meure » du moins qu'après l'avoir obtenue. » Ces mots remuent tous les cœurs; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats : « Je » tiens l'auberge de Saint-Basile sur la » place, je vais y loger cette jeune fille; » elle paraît honnête, laissez-la venir » avec moi. » Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Elisabeth embrasse les genoux de son protecteur; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. « Je n'ai pas une seule cham- » bre à te donner, dit-il, elles sont » toutes occupées; mais, pour une nuit, » ma femme te recevra dans la sienne; » elle est bonne, et se gênera sans peine

» pour t'obliger. » Elisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot ; il l'introduit dans une seule petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise auprès d'un poële : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et, prenant la main d'Elisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : « Pauvre petite, comme elle est pâle » et agitée ! mais rassurez-vous, nous » aurons soin de vous, et une autre fois » évitez, croyez-moi, de rester aussi » tard sur la place. A votre âge, et dans » les grandes villes, il ne faut jamais » être à cette heure-ci dans les rues. » Elisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile ; que toutes les portes lui avaient été fermées ; elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant ; son mari pleura aussi ; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs

larmes leur en répondaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard ; les brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : « Je n'ai pas grand » crédit dans la ville ; mais tout ce que » je ferais pour moi-même, comptez » que je le ferai pour vous. » La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Elisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. « Personne, » dit-elle; car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? « N'importe, » reprit la jeune femme ; auprès de notre magnanime empereur la piété et » le malheur sont les plus puissantes re- » commandations, et celles-là ne vous » manqueront pas.... Oui, oui, interrompit Jacques Rossi ; l'empereur » Alexandre doit être couronné demain » dans l'église de l'Assomption ; il faut

» que vous vous trouviez sur son passage ; vous vous jetterez à ses pieds, » vous lui demanderez la grâce de votre » père ; je vous accompagnerai, je vous » soutiendrai.... — Ah ! mes généreux » hôtes, s'écria Elisabeth, en saisissant » leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes » parens vous béniront ; vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, » vous me conduirez aux pieds de l'empereur.... Peut-être serez-vous témoins de mon bonheur, du plus » grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter... Si j'obtiens la » grâce de mon père, si je puis la lui » rapporter, voir sa joie et celle de ma » mère.... » Elle ne put achever ; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir ; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Elisabeth les

écoutait avidement; elle aurait passé la nuit à les entendre ; mais il était fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant long-tems elle ne put dormir, son cœur était trop agité, trop plein; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. « Si j'avais été moins malheureuse, se » disait-elle, Jacques Rossi n'aurait pas » eu pitié de moi. » Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur ; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes; tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie ; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même, et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits, et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les

sentimens qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques, et brillans d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vé-

rité rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamchadales (1) apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux îles Aleutiennes (2), qui touchent au continent de

(1) Par quels événemens des hommes se sont-ils fixés dans un pays dont le seul aspect devait leur faire horreur. On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les curieux dans ce labyrinthe, et qui peut-être ne les empêcherait pas de se perdre. Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis long-tems dans la triste contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du passé ; mais une de leurs opinions religieuses peut en tenir lieu : ils sont persuadés qu'ils ont été créés dans leur presqu'île par leur dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays est la plus heureuse région de la terre, et qu'eux-mêmes, particulièrement favorisés des dieux, sont les plus fortunés des hommes. Les Kamtchadales sont petits et mal proportionnés ; leur tête est grosse, leur ventre pen-

l'Amérique; des négocians d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux

---

dant, leurs jambes grèles, leur démarche lente et maladroite. Ils ont le teint basané, les cheveux noirs et peu de barbe; un visage large, des joues plates, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés, des lèvres épaisses, et font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraste choquant avec la faiblesse apparente de leurs jambes: on ne sait comment ces minces appuis soutiennent ces vastes corps. Ce peuple ne se lave jamais les mains ni le visage, jamais il ne se fait les ongles: ne vivant que de la pêche, il exhale de toutes les parties de son corps une odeur poissonneuse: leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent, mais ils n'en sont pas plus habiles à calculer, et ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est extrême quand le nombre passe dix; ils ne savent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs mains; aussi ne savent-ils pas leur âge: ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent l'année en quatre saisons et en dix mois; mais ces mois, ces saisons n'ont pas une durée égale, et ne reviennent point à un tems bien marqué. Bien différens des autres peuples orientaux et des sauvages en général, ils se soumettent, ils obéissent à leurs épouses: elles ont la plupart la peau fine, un peu brune, les yeux noirs, de même que les sourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien prise. La nature, en leur accordant les moyens de plaire, leur a

vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montrait des Samoïèdes venus de

---

donné un esprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Le Kamtchadale ne connaît pas les métaux; mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lames, des flèches, des lancettes et des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin et fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu et laborieux travaille trois ans pour creuser un canot, et plus d'un an pour faire une auge. Aussi la peuplade qui peut se vanter d'avoir le plus grand canot tire-t-elle quelque vanité de cette précieuse possession. On montre une auge avec la même ostentation qu'un riche fastueux met chez nous à faire étaler sa brillante vaisselle. Une grande auge est le plat de cérémonie; elle est réservée pour les jours de fêtes: apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration; mais quelle que soit sa capacité, de quelque quantité d'alimens que le maître de la hutte ait eu soin de la charger, elle est bientôt vide; car un Kamtchadale, dans un jour de festin, mange plus que dix autres hommes: dans le besoin, il sait se restreindre à la plus grande sobriété. C'est avec un cristal de roche d'une couleur sale et verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux, ils y adaptent un manche de bois; ils arment de ce même cristal leurs flèches et leurs lames; ils en font des lancettes pour la saignée. Ils travaillent de petits os de martres zibelines en forme d'aiguilles, et leurs femmes s'en servent avec beaucoup d'adresse. Les

l'embouchure de l'Enisséi, où règne un éternel hiver, où les moissons sont in-

---

Kamtchadales suppléent au pain qu'ils ne connaissent pas, par les queues et les arètes de plusieurs espèces de poissons de la classe des saumons : ils les font sécher à l'air. Le dos et le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs régals, et les plus fines arètes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnemens ; car ils ne font pas usage du sel. N'ayant pour plats et pour marmites que des auges de bois qui ne peuvent supporter le feu, ils sont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jeter sans cesse des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Jusqu'à ce que la viande soit cuite ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jeter dans l'auge de nouveaux cailloux embrasés, et à retirer ceux qui se refroidissent pour les remettre dans le feu. Cette opération est longue et fatigante. Aussi ce sont les hommes qui font eux-mêmes la cuisine, et on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite. Ils ne mangent rien de chaud. Ils laissent aigrir dans des fosses la graisse des baleines et des veaux marins, et la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leur bouche autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presqu'au bord des lèvres, et l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent. Quand un Kamtchadale traite un de ses amis, il prend lui-même avec ses mains une forte pièce de graisse, la lui enfonce dans la bouche, et coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays. L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée ; elle est successivement

connues, où jamais un grain n'a germé; et des naturels d'Astracan, qui voient

---

commune à la famille et aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nettoient avec leurs langues. Ils ont un mets qu'ils aiment plus que tous les autres et qui est réservé pour les jours de fête. Il consiste en des têtes de poissons ou en des poissons entiers qu'on a laissé long-tems pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillers L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale. Les femmes ne connaissent pas de coiffure plus agréable qu'une espèce de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses et ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas et l'avalent. La polygamie est permise aux Kamtchadales; mais l'époux étant chez eux soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs; il est encore plus rare qu'il épouse une veuve. On croit que celle-ci est souillée par le trépas de son mari: pour qu'elle puisse serrer de nouveaux nœuds, il faut qu'un homme veuille bien auparavant se charger de sa souillure et la purifier en acceptant ses faveurs; mais cette complaisance charitable est déshonorante, et les veuves sont toujours obligées de la payer à très-haut prix. Le mariage n'est défendu qu'entre les pères et les enfans, les frères et les sœurs. Le divorce est commun et n'exige aucune cérémonie. Le mari cesse d'habiter avec sa femme,

mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne qui y

---

et le divorce est déclaré : les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix. Les femmes du Kamtchatka se font une gloire d'être mère; elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un tems d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs vœux; elles prennent des drogues pour détruire le fruit qu'elles portent dans leur sein : souvent même, plus courageuses dans leur fureur criminelle, elles implorent l'affreuse adresse de quelques vieilles femmes accoutumées à ces détestables opérations, leur font tuer l'enfant qu'elles sentent palpiter dans leurs entrailles, et punies justement, elles meurent quelquefois avec lui. S'il leur naît deux jumeaux, si leur fruit est mal conformé, s'il vient au monde dans un jour réputé malheureux, la rage succède à la tendresse maternelle; elles étranglent le malheureux enfant dont elles avaient désiré la naissance, et le jettent à leurs chiens qui le dévorent. Les pères aiment leurs enfans, et les enfans méprisent leurs pères dans la vieillesse; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuse indifférence est le sentiment le plus doux qu'ils leur accordent. Les Kamtchadales ne sauveraient pas un homme qui se noie, car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête. Ils ont une manière de gagner l'amitié de leurs

donne un vin exquis ; il lui montrait enfin des habitans de la mer Noire, de

---

compatriotes qui est fort singulière. Il faut inviter à manger celui dont on veut faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent, et l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes. L'hôte et le convive quittent leurs habits et restent absolument nus. Le maître de la maison ferme la hutte, et apporte l'auge de cérémonie remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange qu'avec beaucoup de distraction, car il est sans cesse occupé à enfoncer des poignées de chair et de graisse dans la bouche de son futur ami, et à jeter de l'eau sur des cailloux rougis au feu. Cette eau se dilate en vapeur et répand dans la hutte une chaleur insupportable. C'est un combat de gloire entre les deux hommes ; l'un s'obstinant à endurer la chaleur et à ne pas refuser de manger ; l'autre lui portant toujours jusque dans le gosier de nouveaux morceaux, et augmentant toujours la vapeur étouffante ; mais la partie n'est pas égale ; il est permis à l'hôte de sortir et de respirer, mais le convive ne peut obtenir cette permission qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin résister, quand il est près d'expirer à la fois de plénitude et de faiblesse, il demande grâce ; il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler son monde, et qu'il n'a jamais eu si chaud de sa vie ; mais il n'en est pas encore quitte ; il faut qu'il achette la liberté de respirer et qu'il reconnaisse la politesse qu'on vient de lui faire par un présent au choix de son hôte Les Kamtchadales font

la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine

---

la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage et qu'ils attachent aux plus durs travaux. Quelquefois aussi la soif de la vengeance leur met les armes à la main : la querelle de quelques enfans de deux habitations suffit pour les rendre ennemis ; mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité que lorsque un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité : ses concitoyens partagent son injure; il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

(2) Ce fut en 1745 que les Russes commencèrent à connaître le groupe d'îles qu'ils nomment Aleutiennes. La nature se montre, dans ces îles dans toute l'horreur qu'elle déploie quand l'homme ne l'a point encore asservie ; elle y semble morte, ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les secousses qu'elle imprime à la terre, et par le bruit épouvantable et sourd que rendent les montagnes enflammées. Aucun arbre ne peut naître parmi ces décombres : quelques maigres herbages y trouvent seuls une nourriture suffisante, et des osiers nains, des sous-arbustes, des broussailles y représentent les grands chênes de nos forêts. Les loutres de mer, les lions et les veaux marins fréquentent les rivages, et l'on ne voit dans l'intérieur des îles que les animaux qui se plaisent dans les plus sauvages solitudes. C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans encore enflammés : c'est là que les soufrières et les

et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié

---

sources d'eaux bouillantes trahissent le feu que la terre recèle encore dans son sein. Le groupe des Aleutiennes semble avoir autrefois fait partie de la terre du Kamtchatka, dont elles partagent encore la stérilité. On observe parmi leurs habitans un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais surtout par la différence des langues. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison entre les noms des habitans de ces îles et ceux des Groenlandais. Les îles Aleutiennes ne produisent aucun fruit, aucune semence nourricière. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier : cependant il est rare que les insulaires éprouvent une grande disette. Les renards, les oiseaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante et coriace des veaux et des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux et apportés par la marée, les herbes et les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs et peu difficiles : ils mangent jusqu'au varech que la mer abandonne sur le rivage. Ils dévorent les chairs toutes crues, et le sang leur ruisselle sur le menton par les trous qu'ils se font sous les lèvres. Quoiqu'entourés de la mer, ils n'ont pas encore pensé à faire servir le sel d'assaisonnement à leur nourriture. Pendant l'hiver ils embrochent dans de petits bâtons les chairs dont ils veulent faire leurs repas, et les exposent au-dessus de leurs lampes ; mais ce

du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. « Maître du plus vaste empire de

---

n'est pas pour les cuire, c'est pour les faire dégeler. Dès que les viandes ont perdu l'extrême dureté que leur avait imprimée la congélation, la cuisine est faite et le repas commence. On ne sait, dans ces îles, tirer ni des baies ni des herbes qu'elles nourrissent aucune liqueur fermentée. On ne boit que de l'eau, et même souvent, dit-on, celle de la mer, qui, près du rivage, a bien quelque salure, mais sans être saumâtre. L'huile de baleine est, pour les jours de fête, une boisson délicieuse; les vessies gonflées de cette liqueur épaisse et si dégoûtante pour nous, sont vidées avec profusion quand on reçoit la visite de ses amis. L'huile de veau marin, présentée encore avec plus de faste, est accueillie avec la même joie qu'excitent parmi nous les vins les plus exquis. Ils se construisent des huttes souterraines avec les troncs d'arbres que les flots jettent sur le rivage. Dans ces antres obscurs sont rassemblés cinquante personnes au moins, et quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour pénètrent à peine dans ces vastes souterrains; on y est éclairé par la lumière funèbre de quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses qu'on remplit d'une huile fétide de baleine; des herbes sèches tiennent lieu de mèches. Hommes, femmes, enfans, tout reste nu dans les huttes, ou l'on couvre tout au plus d'un morceau de peau ou de quelques feuilles les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces habitations: la sombre lueur des lampes, qui rend les ténèbres encore plus effrayantes, l'épaisse et noire fumée

» l'univers, lui disait-il, vous qui allez
» jurer de présider aux destinées d'un

---

qu'elles exhalent, une foule d'hommes nus et hideux qu'on entrevoit dans l'obscurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble, une chaleur lourde et mal-saine, un air qui a perdu son ressort, l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, et qui se confond avec la puanteur des chairs pourissantes du poisson et des monstres marins ; la vermine fourmillant sur tous les corps, et que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour ; l'impudique lubricité des pères et des mères, les déjections des enfans, l'aspect des repas, plus dégoûtans encore, tout révolte et blesse tous les sens. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites ; des tronçons d'arbres grossièrement creusés en formes d'auges, des corbeilles maladroitement tissues, des instrumens de pécheurs encore plus imparfaits, des pierres dures et tranchantes qui servent de couteaux et de haches, voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, sur les chemins, dans les campagnes ouvertes, ils se livrent sans pudeur, comme les animaux, au plaisir de l'amour. Souvent même ils outragent la nature dans leurs sales voluptés ; et l'on trouve à la fois chez eux le modèle de la vie la plus simple et celui de la dernière dépravation. Malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, et s'imposent un jeune absolu. S'ils

» état qui contient la cinquième partie
» du globe, n'oubliez jamais que vous
» allez répondre devant Dieu du sort
» de tant de milliers d'hommes, et
» qu'une injustice faite au moindre
» d'entre eux, et que vous auriez pu

éprouvent des douleurs de tête ils s'ouvrent une veine de la tempe avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité ; ils sont d'ailleurs si peu sensibles, que, quand ils ont besoin de colle, ils se tirent le sang du nez à coups de poing. Quand il meurt quelqu'un des principaux de la nation, ils exposent le cadavre vêtu de ses habits, dans un petit canot qu'ils suspendent à des perches, et le laissent ainsi pourir à l'air libre. On n'a trouvé parmi eux aucune trace de religion, aucune idée d'un être supérieur. Attachés à la terre par le besoin, les esprits y restent fixés, et ce qui n'est pas essentiellement nécessaire à leur conservation actuelle n'a pour eux aucune existence. Ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parce qu'ils peuvent faire l'usage qu'ils leur plaît de leur propriété : ils souffrent qu'elles les abandonnent, parce qu'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels et d'être libres ; mais l'étranger qui tente de les leur ravir, n'est à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Féroces pour lui seul, implacables, ils ne respirent plus que la vengeance et méprisent toutes les satisfactions qu'on peut leur proposer. Vainement chercherait-on à les vaincre par de mauvais traitemens, ils ont un moyen facile de s'y soustraire, la mort.

» prévenir, vous sera comptée au der-
» nier jour. » A ces paroles le cœur du jeune empereur parut vivement ému : mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son tems et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux; elle ne put se contenir plus long-tems. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grâce! grâce!* Cette voix, qui interrompait la cérémonie, causa beaucoup de rumeur; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant, l'empereur dans un si beau jour ne veut pas avoir été imploré en vain; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que

cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accens supplians de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie : « C'est elle, c'est Elisabeth! » La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit : « Elisabeth, lui dit-il, est-
» ce bien toi? D'où viens-tu, ange du
» ciel? — Je viens de Tobolsk. — De
» Tobolsk, seule, à pied? » Il tremblait d'agitation en parlant ainsi. « Oui, ré-
» pondit-elle, je suis venue seule, à
» pied, pour demander la grâce de mon
» père, et on m'éloigne du trône, on
» m'arrache de devant l'empereur. —
» Viens, viens, Elisabeth, interrompit
» le jeune homme avec enthousiasme :
» c'est moi qui te présenterai à l'em-

» percur; viens lui faire entendre ta
» voix, viens lui adresser ta prière : il
» il n'y résistera pas. » Il écarte les soldats, ramène Elisabeth vers l'église. En ce moment, le cortége impérial défilait par la grande porte; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Elisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie : « Sire, écoutez-moi, écoutez
» la voix du malheur, de la vertu; vous
» voyez devant vous la fille de l'infor-
» tuné Stanislas Potowsky. Elle arrive
» des déserts d'Ischim où depuis douze
» ans ses parens languissent dans l'exil;
» elle est partie seule, sans secours;
» elle a fait la route à pied, demandant
» l'aumône, et bravant les rebuts, la
» misère, les tempêtes, tous les dangers,
» toutes les fatigues, pour venir im-
» plorer à vos pieds la grâce de son
» père. » Elisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel, en répétant : « La
» grâce de mon père. » Il y eut parmi la foule un cri d'admiration, l'empereur lui-même fut frappé; il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky,

mais en ce moment elles s'effacèrent ; il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable : mais l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. « Votre père est libre, lui dit-» il ; je vous accorde sa grâce. » Elisabeth n'en entendit pas davantage. A ce mot de grâce, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle, en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi ; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle ; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque : « Elisabeth, votre père » est libre ; sa grâce vous est accordée. » Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance, ils disaient beaucoup. Enfin, elle se pencha vers Smoloff ; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le

nom de son père, celui de sa mère : « Nous les reverrons donc, ajouta-» t-elle, nous jouirons de leur bonheur. » Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Elisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'aimait; mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment, il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée; il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky; en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin, Smoloff entra chez Elisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors : il lui présenta un parche-

min scellé du sceau impérial : « Voici,
» lui dit-il, l'ordre que l'empereur en-
» voie à mon père de mettre le vôtre
« en liberté. » La jeune fille saisit le
parchemin, le pressa contre son visage
et le couvrit de larme « Ce n'est pas
» tout, ajouta Smoloff avec émotion,
» notre magnanime empereur ne se
» contente pas de rendre la liberté à
» votre père, il lui rend ses dignités,
» son rang, ses richesses, toutes ces
» grandeurs humaines qui élèvent les
» autres hommes, mais qui ne pourront
» élever Elisabeth. Le courrier, porteur
» de cet ordre, doit partir demain ma-
» tin ; j'ai obtenu de l'empereur la per-
» mission de l'accompagner. — Et moi,
» interrompit vivement Elisabeth, ne
» l'accompagnerai-je pas ? — Ah ! vous
» l'accompagnerez sans doute, reprit
» Smoloff. Quelle autre bouche que la
» vôtre aurait le droit d'apprendre à
» votre père qu'il est libre ? J'étais sûr
» de votre intention, j'en ai informé
» l'empereur, il a été touché, il vous
» approuve, et il me charge de vous
» annoncer que demain vous pourrez

» partir; qu'il vous donne une de ses
» voitures, deux femmes pour vous
» servir, et une bourse de deux mille
» roubles que voici pour vos frais de
» route. » Elisabeth regarda Smoloff,
elle lui dit : « Depuis le premier jour
» où je vous ai vu, je ne me souviens
» pas d'avoir obtenu un seul bien dont
» vous n'ayez été l'auteur : sans vous,
» je ne tiendrais point cette grâce de
» mon père; sans vous, il n'aurait ja-
» mais revu sa patrie. Ah! c'est à vous
» à lui apprendre qu'il est libre, et ce
» bonheur sera le seul prix digne de
» vos bienfaits. — Non, Elisabeth, re-
» partit le jeune homme : ce bonheur
» sera votre partage, moi j'aspire à un
» plus haut prix. — Un plus haut prix!
» s'écria-t-elle; ô mon Dieu! quel peut-
» il être? » Smoloff fit un mouvement
pour parler; il se retint, il baissa les
yeux, et, après un assez long silence,
il répondit d'une voix émue : « Je vous
» le dirai aux genoux de votre père. »

Depuis que Smoloff avait retrouvé
Elisabeth, il ne s'était point passé un
seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il

demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il n'eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parens, elle n'avait d'autre protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Elisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même, en passant le Volga devant Kasan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff; elle demanda ce qu'il était devenu : on lui apprit que par la suite d'une chute, il était tombé dans la plus profonde misère, gisant snr un grabat au milieu de six enfans qui manquaient de pain. Elisabeth se fit conduire chez lui; il l'avait vue pauvre et en lambeaux, elle revenait riche et brillante, il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, ellela lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle,

et posant sur son lit une centaine de roubles : « Tenez, lui dit-elle, la cha-
» rité ne sème point en vain ; voici ce
» que vous avez donné au nom de Dieu,
» voilà ce que Dieu vous envoie. »

Elisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parens, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore : mais elles étaient douces ; il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est tems ; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouver-

neur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parens de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka, elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. Oh! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher; elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance.... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Elisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: « Si j'allais trouver ma mère malade! » Cette crainte qui venait se placer entr'elle et ses parens, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle

entend des voix, elle les reconnaît, son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parens : la porte s'ouvre, elle voit son père ; il jette un cri : la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la » voilà qui vous apporte votre grâce ; » elle a triomphé de tout, elle a tout » obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus ; absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus ; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-tems ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire ; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point ; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces,

comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah ! leur dit-il, vous avez plus » d'un enfant. Jusqu'à ce moment Élisabeth m'a nommé son frère, mais à » vos genoux peut-être me permettra-» t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parens; les regarde, et leur dit : « Sans lui, je « ne serais point ici peut-être; c'est lui » qui m'a conduite aux genoux de l'em-» pereur, qui a parlé pour moi, qui a » sollicité votre grâce, qui l'a obtenue; » c'est lui qui vous rend votre patrie, » qui vous rend votre enfant, qui me » ramène dans vos bras. O ma mère! » dis-moi comment doit se nommer ma » reconnaissance? ô mon père! ap-» prends moi comment je pourrai m'ac-» quitter? » Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit : « Ta » reconnaissance doit être l'amour que » j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme : « Le don d'un cœur » comme le tien est au-dessus de tous

» les bienfaits : mais Elisabeth ne sau-
» rait être trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parens, lui dit avec une modeste rougeur : « Vous » promettez de ne les quitter jamais ? » — Mon Dieu! ai-je bien entendu? » s'écria-t-il; ses parens me la donnent, » et elle consent à être à moi. » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parens s'entretenant avec leur fille des

cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence; je les montrerais écoutant avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth; je dirais ce que les parens éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu: enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatans

que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Elisabeth va participer à leur bonheur, elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour! innocence! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parens, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'énorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai

connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN.

LA PRISE
DE JÉRICHO,
OU
LA PÉCHERESSE
CONVERTIE.

LA PRISE
DE JÉRICHO,
OU
LA PÉCHERESSE
CONVERTIE.

LIVRE PREMIER.

BÉNI soit le Dieu d'Israël! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera; demandons grâce, et nous l'obtiendrons: pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour; et n'est-ce pas un bienfait de

plus ? Oh ! louons le saint nom de l'Eternel ! que la création entière s'émeuve à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le bénisse et s'écrie : C'est par lui que je suis. Mais du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la clémence adorable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des années d'erreurs. Ah ! que le plus criminel des enfans de Bélial crie vers le Seigneur, avec un cœur contrit, en disant : *j'ai péché ;* aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Éternel, lui ouvrant les bras, lui dira : « Tu m'appelles, me voici ; » mon fils, mon fils, pourquoi m'avais- » tu abandonné ? »

O murs de Jéricho ! vous, témoins dans ces tems reculés qui touchent presqu'à la naissance du monde, des merveilles inouïes dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éternelles, dites comment, à la vue de Josué conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts s'ébranlant tout à coup, croulèrent avec fracas, et par

leur terrible chute portèrent l'effroi dans l'âme des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait; comment du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en éclairant la jeune Rahab aux yeux des fils de Canaan; comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement, appelèrent enfin sur leurs têtes l'effrayant anathème dont l'Éternel ne frappa jamais ses enfans qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleurait depuis trente jours son chef et son législateur; Moïse n'était plus, Josué l'avait remplacé : Josué, moins éloquent, moins sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier : c'était lui que l'Éternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Canaan. Un jour qu'il priait sur les hauts lieux, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : « J'ai » juré à Abraham, à Isaac et à Jacob

» de donner à leurs descendans le riche
» pays qu'occupent encore les fils de
» Canaan; il est tems de remplir ma
» promesse; marche contre les infidèles
» à la tête de tout Israël, traverse le
» Jourdain; et toute la terre où tu im-
» primeras tes pieds, je te la donne, de-
» puis le désert au midi, jusqu'au Li-
» ban au septentrion, et depuis l'Eu-
» phrate à l'orient, jusqu'à la grande
» mer à l'occident. Cette vaste étendue
» de pays sera soumise à la domination
» des Hébreux, tant qu'ils observeront
» strictement mes lois. Toi, Josué, mon
» serviteur, que j'ai élu chef de ce
» peuple immense, fais-lui méditer
» jour et nuit mes commandemens:
» qu'il soit soumis et fidèle, et j'atta-
» cherai la victoire à ses pas. »

Dieu dit; et Josué, la face prosternée contre terre, s'écria: « que ta vo-
» lonté soit faite, ô Eternel! et que ton
» serviteur soit écrasé sous tes pieds
» comme un vermisseau, s'il n'exécute
» pas ponctuellement tes saintes lois. »
A ces mots une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Jo-

sué, et l'effroi s'empara de son cœur; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir (1). Mais Dieu le rassura, disant : » Ne tremble pas, car tu es mon servi- » teur bien-aimé; va, assemble ton » peuple, et fais-lui part de mes volon- « tés. » Alors la nuée se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumé par le feu, et il délia ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblassent autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes déserts comme les vagues d'une mer agitée; chacun accourait

(1) Et quand Gédéon eut connu qu'il avait vu l'Eternel face à face, il se crut mort; mais Dieu lui dit : « Il va bien pour toi; ne crains rien, tu « ne mourras pas. »

(JUGES, chap. 7, v. 22 et 23).

avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la révélation divine d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un Sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Ephraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarcale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Lévi paraît à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réservé à elle seule de donner des prêtres au Seigneur, peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas alors qu'il naîtrait de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin, chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique

son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephtali; mais sans doute que, destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulut la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendans de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi-courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les bénit avec ferveur; et, après s'être recueilli quelques instans, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant; il dit: « Enfans d'Israël, le » Dieu des armées m'a parlé; il nous » commande d'aller conquérir l'héri- » tage que depuis long-tems il destine » à la postérité d'Abraham; il nous pro- » met la victoire si notre foi est sincère » et notre obéissance aveugle. Vous » allez voir renouveler tous les miracles » dont nos pères furent témoins dans » le désert. L'Eternel lui-même mar- » chera au-devant de son peuple; à sa » voix, les montagnes qui ont été de

» tout tems tomberont, les rochers des
» siècles se briseront, et les fleuves lui
» ouvriront un passage; car l'Eternel
» est grand, il commande aux élémens,
» et les chemins du monde sont à lui.
» Alors il foulera les infidèles sous ses
» pieds avec indignation, et le tremble-
» ment les saisira, et ils invoqueront le
» néant; mais ils ne l'auront pas, et
» nous les verrons fuir devant nous
» comme la feuille desséchée que l'ou-
» ragan balaye. Ainsi, ce que Dieu
» commande, ne tardons pas à l'exécu-
» ter; obéissons aveuglément, et il nous
» soutiendra dans notre sainte entre-
» prise. Mais avant de quitter les plaines
» de Moab pour nous rendre au bord
» du Jourdain, tandis que nous offri-
» rons des sacrifices au Seigneur, et
» que tout Israël, soumis à un jeûne aus-
» tère s'abstiendra pendant trois jours
» des embrassemens de ses compagnes,
» je vais envoyer deux vaillans hommes
» à Jéricho, pour nous rendre compte
» des forces de la ville et de la disposi-
» tion des habitans. »

Josué se tut, et tout le peuple, ap-

plaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général; les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine : Horam, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Ephraïm ; ainsi que Josué, il fut jadis compté parmi les amis de Moïse, et était digne de l'être ; Issachar, à l'aurore de la vie, voit remonter ses aïeux jusqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux bouquets de la jacinthe. Instruit des honneurs promis à sa postérité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant pour le bien de ses frères. Déjà dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance,

et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israël; mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il désire nommer son épouse, et il s'en étonne; car Moïse lui a prédit qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part; sa tendre mere désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours; tandis que son père dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation d'Abraham, et soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne, la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une seule larme.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

A PEINE les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilleuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain : tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrépidité au-devant du danger, et ne pensaient qu'à la gloire. Horam, chargé de jours et d'expérience, témoin, depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse d'Issachar, en lui racontant ce qu'il avait vu. « Le » vaste et fertile pays que nous traver- » sons, lui disait-il, appartenait jadis » à l'infidèle Amorrhéen; maintenant il » est devenu le patrimoine de nos frères,

» Ruben, Gad et Manassé, établis sur
» le bord oriental du fleuve, y recueil-
» lent tranquillement leurs moissons,
» et font couler l'huile et le vin, à
» flots précipités, dans des caves spa-
» cieuses. Au-delà du Jourdain, vous
» voyez s'étendre de vastes plaines cou-
» vertes de lin, de beaume et de patu-
» rages, ombragées d'oliviers et de cè-
» dres ; c'est là que s'élève la ville des
» palmes, la superbe Jéricho, dont les
» tours orgueilleuses semblent toucher
» ce ciel qu'elles outragent ; plus loin,
» vos regards embrassent tout cet im-
» mense pays, depuis Ségor, sur les
» frontières d'Idumée, jusqu'aux sour-
» ces du Jourdain, au pied des monta-
» gnes du Liban. Voilà l'héritage pro-
» mis à nos pères, et que le Seigneur
» nous donnera, si nous marchons
» avec une foi vive et sincère au-devant
» de nos ennemis. Eh! que nous fait
» qu'ils couvrent la plaine de leurs in-
» nombrables bataillons, quand le Dieu
» fort est avec nous? Quel est l'indigne
» Israélite qui, en se rappelant le pas-
» sage de la mer Rouge, l'eau jaillissant

» du rocher d'Oreb, et la loi donnée
» par Dieu même au mont Sinaï, ose
» douter du succès d'une entreprise
» commandée par l'Eternel ? N'oubliez
» pas, Issachar, que c'est pour avoir
» chancelé un moment dans sa foi, que
» Moïse, le plus grand prophète qui se
» soit jamais levé dans Israël, fut con-
» damné à ne point entrer dans la terre
» de Canaan. Ayez toujours cet exemple
» présent ; et, dans les périls qui nous
» attendent sans doute aux murs de Jé-
» richo, si vous sentez votre âme prête
» à défaillir, tournez les yeux vers la
» montagne de Nébo, et songez que
» c'est là où, pour expier une seule fai-
» blesse, expira notre saint législateur,
» après quatre-vingts ans de travaux
» entrepris pour la gloire du Seigneur.
» — Je sais que les maux comme les
» biens procèdent du Très-Haut, ré-
» pondit Issachar : toujours soumis à
» ses lois, toujours reconnaissant de ses
» dons, la vue du plus affreux trépas
» n'ébranlerait pas ma foi, et pourtant
» Dieu m'avait promis, par la voix de
» Moïse, qu'avant la fin de l'année, il

» me ferait voir l'épouse qu'il me des-
» tine, celle qui portera dans ses flancs
» la glorieuse lignée d'où doit descen-
» dre le Sauveur du monde. Nous tou-
» chons aujourd'hui au dernier jour de
» l'année, je m'éloigne des jeunes vier-
» ges de Juda pour aller chez les idolâ-
» tres : est-ce donc dans ce sang impie
» que Dieu choisira celle qu'il veut éle-
» ver au-dessus de toutes les femmes
» d'Israël ? — Ne jugeons point ainsi
» ce qu'il ne nous appartient pas de
» connaître, reprit Horam ; car les pen-
» sées de Dieu ne sont point nos pen-
» sées, et ses voies ne sont pas nos voies;
» ce qu'il a promis, il le tiendra ; ce
» qu'il ordonnera, vous l'exécuterez.
» Gardez seulement votre cœur droit et
» vos mains pures ; soumettez-vous
» sans réserve, et l'Eternel saura bien
» trouver le moyen d'accomplir ses pro-
» messes. »

En parlant ainsi, les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Jaser, soit qu'ils descen-

dissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. « Dieu » nous aurait-il abandonnés, s'écria » Horam en élevant ses mains vers le » ciel? — Est-ce vous qui doutez, s'é- » cria Issachar, surpris, et est-ce moi » qui vous apprendrai comment une » foi sincère triomphe d'un pareil obs- » tacle? » Il dit, et se précipitant dans le fleuve, il se débat contre les vagues qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Canaan, et rend grâce à l'Eternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Horam s'encourage à l'imiter; il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne; il arrive enfin, confus qu'un vieil ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il réprime bientôt ce vil sentiment; il se souvient qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plaît à le voir s'élever par la beauté et le courage au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses

voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jéricho. Troublés de se trouver seuls, loin de leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospitalité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire; elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avançait, et elle était semblable au jasmin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. A l'aspect des deux voyageurs, elle rougit, s'arrête et paraît incertaine; cependant, bientôt après, elle s'approche, et levant sur eux un œil timide, elle dit: Étran-
» gers, j'ignore quel projet vous con-
» duit dans nos murs; mais, quel qu'il
» soit, la maison de Rahab vous est ou-
» verte; venez vous y reposer sans

» crainte : vous n'aurez point à vous » repentir d'y être entrés. » Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'hésitent point à l'accepter. Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pudeur, se sent entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu. « Qui êtes-» vous, lui demanda-t-il, vierge char-» mante, vous dont la charité ne dé-» daigne point deux malheureux voya-» geurs? — Je ne suis point une vierge, » répondit-elle en soupirant amère-» ment; les odieux prêtres de Baal abu-» sèrent de ma jeunesse et de mon in-» nocence; et quand je me souviens de » ces jours d'égarement, qui n'étaient » qu'absinthe et que fiel, mon âme de-» meure abattue en dedans de moi. Ah! » si le Dieu d'Israël voulait prendre pi-» tié de mon repentir et me laver » de mon opprobre, je le prierais sur » les hauts lieux, et je m'offrirais » moi-même en holocauste pour apai-» ser sa colère. — Ah! reprit vivement » Issachar, puisque votre âme s'est » conservée pure, et que vous gémissez

» sur vos fautes, vous trouverez grâce
» devant l'Eternel. — Oui, ajouta Ho-
» ram à voix basse, si vous sauvez les
» fils d'Israël et les aidez dans leur en-
» treprise, tous vos péchés vous seront
» remis, et le Seigneur vous absoudra. »
A ces mots, la jeune fille se rassura, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison : Issachar lui prit la main ; tous deux marchaient à pas lents devant Horam, en soupirant involontairement. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitait le feuillage des palmiers ; les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs plus doux parfums ; on entendait les gémissemens de la colombe amoureuse, et dans le lointain, l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplait en silence la touchante timidité, la grâce modeste de la jeune Cananéenne, et une sorte d'enchantement s'insinuait par degrés dans son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'insinue dans des yeux appesantis.

Il se disait en lui-même : « C'est au-
» jourd'hui que Dieu a promis qu'il me
» montrerait l'épouse qu'il me destine,
» mais Dieu agréera-t-il pour sa ser-
» vante celle qui fut profanée par l'im-
» pie? Oh ! puisse-t-il pardonner à Ra-
» hab comme je lui pardonne ! — Dieu
» d'Israël, disait de son côté la jeune
» fille, si un songe ne m'a pas trompée,
» un de tes enfans est destiné à sauver
» mon âme, et moi à sauver sa vie. Oh!
» que ce soit celui-ci, et je n'aurai pas
» imploré ton nom en vain. »

Cependant ils arrivent bientôt à la maison de Rahab. Elle est simple et commode; on n'y voit point briller le marbre, l'or ni la soie; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de platanes et de citronniers en ombrage l'entrée : située près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune Cananéenne s'empresse auprès d'eux, et leur prodigue tous les devoirs de l'hospitalité; elle remplit un grand vase d'airain d'une

eau tiède et odorante, afin de laver elle-même leurs pieds fatigués; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, d'olives et d'un rayon de miel doré, et verse, dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvemens, la jeune pécheresse à tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé, lui donne déjà dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais, soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël, mais jamais une si ravissante harmonie n'a frappé leurs oreilles, jamais la piété n'honora plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie : « O fille de Canaan! par quel

» prodige, au printems de l'âge, sé-
» duite par les plaisirs, plongée dans
» les voluptés, au sein d'une nation
» idolâtre, avez-vous eu connaissance
» du vrai Dieu, et avez-vous appris à
» chanter ses louanges au milieu des
» cris blasphémateurs des infidèles?
» — Hélas! reprit humblement Rahab,
» sans doute que le Tout-Puissant a vu
» que je péchais par ignorance, et qu'il
» n'a pas voulu me laisser à jamais dans
» les ténèbres de l'erreur. Je me sou-
» viens qu'un jour, la tête couronnée
» de roses, je formais avec mes com-
« pagnes des danses licencieuses autour
» des idoles de Baal, quand je fus
» saisie tout à coup d'une froide
» sueur et d'un frémissement involon-
» taire; je ne vis plus le temple qu'avec
» horreur, et je m'en éloignai précipi-
» tamment. Je sortis de Jéricho, et me
» mis à courir dans la campagne comme
» une insensée, sans prendre aucun
» repos la nuit, et ne cherchant le jour
» que l'eau de quelques fontaines, qui
» calmait à peine la soif ardente et la
» fièvre intérieure qui me dévoraient.
» Effrayée de mon état, je m'écriais,

» les yeux baignés de larmes : N'est-ce » pas à cause que le Dieu fort n'est pas » avec moi, que ces maux-ci m'ont » trouvée ? Enfin, un jour, lasse d'errer » dans les lieux sauvages, je vins m'as- » seoir sous les grands sycomores qui » ombragent le bord du fleuve, et de là » apercevant la pointe du Phasga, un » trouble confus s'éleva au-dedans » de moi ; mes sanglots redoublèrent, » et l'Eternel parla à mon cœur. C'est » là qu'est le peuple d'Israël, me disais- » je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, » et destiné à régner sur l'héritage de » nos pères ; c'est là que réside l'éternel » roi des siècles et la source de toute » lumière ; c'est là que Rahab voudrait » être, non pour seduire les serviteurs » de Dieu, comme l'ont fait les filles » de Madian, mais pour se convertir à » sa parole, et retrouver le repos qui » la fuit. Alors je m'endormis ; et, du- » rant mon sommeil, il me sembla » qu'un ange m'apparaissait. — Rahab, » me disait-il, tes cris ont été jusqu'au » trône du Très Haut, et il t'a regardée » avec compassion ; non seulement il

» t'excepte de la réprobation dont il a » juré d'envelopper tous tes frères, » mais il veut que de ton sang naisse » le Messie, qui doit apprendre au » monde qu'il y a plus de joie au » au ciel pour un pécheur qui s'amende » que pour dix justes qui n'ont jamais » failli. Purifie tes désordres passés par » une vie austère et chaste, et prends » confiance en la miséricorde divine. » Un jour, le plus beau des fils de Ja- » cob te prendra dans ses bras et te » nommera son épouse.... » A ces mots Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar, mais les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon; sa voix tremblante expira sur ses lèvres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant, un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. « Ce sont sans » doute les envoyés du roi, s'écria Ra- » hab effrayée; depuis long-tems on » craint ici l'irruption de vos frères; » on se tient sur ses gardes; il y a des » espions partout, et la vue de deux

» étrangers aura inspiré des soupçons;
» mais ne craignez rien, je saurai vous
» sauver, dussé-je perdre la vie. » En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. « On a vu, lui dit
» le chef, deux Israélites entrer ce soir
» dans nos murs; on sait qu'ils sont
» chez vous : il faut les livrer sur-le-
» champ. — Il est vrai, dit-elle, qu'à
» l'entrée de la nuit deux étrangers
» sont venus me demander un asile;
» mais sans doute ils ont craint de ne
» pas y être en sûreté, car ils se sont
» hâtés de quitter la ville avant l'heure
» où l'on ferme les portes. — Rahab,
» reprit le chef d'un ton menaçant, les
» yeux sont ouverts sur vous : on vous
» accuse d'honorer en secret le Dieu
» d'Israël; tremblez, si on découvre
» que vous avez caché ces perfides étran-
» gers. — Je vous ai déja dit, répondit-
» elle tranquillement, qu'ils ne sont
» plus dans ma maison; sans doute ils
» ont pris la route du grand fleuve,
» afin de se rendre à leur camp. — Je

» cours à leurs poursuite, s'écria le chef;
» mais s'il nous échappent, tremblez,
» vous dis-je, votre vie nous répond
» d'eux ; et si la fuite vous dérobait à
» notre vengeance, votre famille en-
» tière, traînée au supplice, expierait
» votre trahison. — Soyez sûr que je ne
» l'oublierai pas, lui dit-elle en croi-
» sant ses deux mains sur sa poitrine,
» et baissant humblement la tête. »
Alors le chef la quitta. A peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe, qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. « Le roi est instruit de votre
» arrivée dans ces murs, dit-elle, vous
» n'y êtes pas en sûreté ; fuyez, prenez
» cette corde, glissez-vous dans la cam-
» pagne le long du mur. Tandis qu'on
» vous cherchera au bord du fleuve,
» gagnez la vallée de Janoé, traversez
» le torrent de Carith, enfoncez-vous
» dans les cavernes de Salim. Dans trois
» jours je vous y porterai, avec quelque
» nourriture fraîche, tous les détails
» que votre général vous a chargés de
» recueillir. — Non, charmante et gé-
» néreuse Rahab, s'écria vivement Is-

» sachar, nous ne partirons pas sans
» vous. Venez dans les plaines de Moab,
» recevoir les bénédictions de nos frères,
» et montrer aux filles d'Israël l'épouse
» que l'Eternel destine à l'heureux Is-
» sachar. — Je ne puis croire, reprit-
» elle en baissant les yeux, qu'une
» semblable gloire soit jamais le par-
» tage d'une pauvre pécheresse comme
» moi. — L'Eternel l'a juré, interrom-
» pit Issachar : celle qui sauvera Israël
» verra sa postérité régner sur toute la
» Palestine, et partagera la couche
» d'Issachar. Venez donc avec nous, ô
» Rahab ! venez, ne craignez point la
» fatigue, ni le passage du fleuve im-
» pétueux ; je vous porterai dans mes
» bras, heureux de marcher chargé
» d'un fardeau si doux. — Non, reprit-
» elle, je n'abandonnerai pas mon
» vieux père, ma mère et mes sœurs,
» à la colère du roi ; il faut même que
» vous me promettiez de respecter leur
» vie quand vos frères entreront dans
» Jéricho. — Nous le jurons, ô géné-
» reuse fille ! s'écria Horam. Quand vous
» verrez Israël en armes, ayez soin de

» lier un cordon pourpre à la fenêtre
» que voici ; ensuite vous retirerez tous
» vos parens dans votre maison, et
» quiconque y demeurera, son sang
» sera sur nous, si un des nôtres le ré-
» pand ; mais aussi quiconque en sor-
» tira, son sang sera sur lui, et il ne
» nous en sera pas demandé compte.
» — Que ce soit ainsi que vous l'avez
» dit, reprit Rahab ; maintenant par-
» tez, enfans de Jacob, profitez de l'ins-
» tant où la lune, obscurcie par les
» nuages, vous dérobe aux espions qui
» nous environnent. — Mais, dit Issa-
» char, qui sait si les impies de Jéri-
» cho, nous voyant échappés à leurs
» poursuites, ne tourneront pas leur
» colère contre vous ? Quoi ! je vous
» abandonnerais à leur furie, vous, la
» libératrice d'Israël, l'élue du Sei-
» gneur, la bien-aimée d'Issachar ! Non,
» non, viens avec nous, ô la plus belle
» des filles, viens trouver le bonheur
» sous ma tente ; je ne t'offrirai pas la
» pourpre, les riches broderies, les
» mets exquis dont Jéricho s'énor-
» gueillit, mais des fleurs fraîches

» comme ton teint, et du lait pur
» comme mon cœur. Ah! tu n'as pas
» besoin d'ornement pour être belle :
» viens, l'Eternel l'a dit; il n'est pas
» bon que l'homme soit seul : consens
» donc à être mon épouse. — O fils
» d'Israël ! répondit Rahab émue, le
» murmure subit d'une fontaine est
» moins doux à l'oreille du voyageur
» altéré, que tes discours ne le sont à
» mon cœur, et depuis long-tems je
» soupirais après toi comme l'enfant
» nouveau né après le sein de sa mère ;
» mais, je te l'ai dit, je n'abandonnerai
» point pour ton amour ceux de qui je
» tiens la vie ; pars cependant sans in-
» quiétude, et confie-toi au Tout-Puis-
» sant : il veillera sur nous, et saura
» bien me sauver de la main de l'impie.
» — Assurément, s'écria Horam, l'E-
» ternel ne délaissera pas celle dont la
» foi est si vive et si sincère. Mais nous,
» Issachar, partons sans différer, notre
» présence accroît les dangers de notre
» libératrice ; et, en nous livrant
» comme elle à la bonté du Seigneur,
» nous mériterons d'être sauvés comme
» elle. »

Horam, ayant parlé ainsi, se glissa le long de la corde, et descendit dans la campagne. Issachar le suivit à regret. « Adieu, Rabab, dit-il, je cède à la » crainte de nuire à ta sûreté; mais dans » trois jours tu viendras me rendre la » vie dans la vallée de Janoé. J'irai au-» devant de tes pas; je t'écouterai ve-» nir; ta vue sera pour moi comme » l'herbe tendre à l'agneau affamé. Ne » tarde pas à nous rejoindre; si je ne te » voyais pas venir, je croirais que les » infidèles ont attenté à ta vie, et je » reviendrais mourir avec toi. — Gé-» néreux Issachar, reprit-elle en lui » tendant les bras, qui suis-je pour mé-» riter un pareil sacrifice? Non, quoi » qu'il m'arrive, je t'ordonne de re-» joindre tes frères et de respecter tes » jours; ils appartiennent au Seigneur. » — Adieu, adieu, s'écria-t-il de loin, » en s'agenouillant devant Rahab, » adieu, ma bien-aimée; mon âme ne » te quitte pas, elle reste attachée aux » lieux où tu es; et si l'Eternel entend » ces vœux, il veillera bien plus à ton » salut qu'au mien. » Rahab aurait

voulu répondre, mais la douleur affaiblissait sa voix, dont le son mourant ne frappait plus que le vague des airs; car Issachar, entraîné par Horam, dont l'effroi précipitait la marche, était déjà loin dans la plaine. Quelque tems elle le distingue encore; bientôt l'obscurité le dérobe à sa vue, et ses regards inquiets se perdent dans la vaste nuit. Elle retient son haleine, elle prête une oreille attentive aux pas des deux Israélites, qui retentissent sourdement dans le silence, peu à peu décroissent, se confondent avec le bruit de l'air, et se perdent enfin tout à fait. Mais lors même qu'elle a cessé d'entendre, elle écoute encore, et si le vent, en s'élevant, agite dans le lointain les flots du Jourdain, éperdue, il lui semble qu'elle a reconnu les gémissemens de son bienaimé que les soldats du roi surprennent et arrêtent. « O Eternel! s'écrie-t-elle,
» la face prosternée contre terre, et la
» poitrine oppressée de sanglots, sauve
» l'ami de Rahab; que mes membres
» sanglans soient déchirés par l'infidèle,
» mais qu'Issachar soit en sûreté. Hélas!

» il fuit, et mon bonheur s'éloigne avec
» lui. Parce que je ne le vois plus, mes
» yeux versent des larmes amères,
» et tout est en désordre au-dedans de
» moi. Ah! qu'il puisse trouver sur sa
» route des fruits pour satisfaire sa
» faim, une fontaine pour étancher sa
» soif, et au pied des cèdres un gazon
» frais pour favoriser son sommeil!
» Puissant Dieu d'Israël! que tous tes
» bienfaits tombent sur lui! donne-moi
» toutes ses peines, et donne-lui tous
» mes plaisirs, car je l'aime plus que le
» ramier n'aime la jeune couvée qu'il ré-
» chauffe de ses ailes et de son amour. »

Tels étaient les vœux et les sentimens de la jeune Cananéenne, qui se laisse asservir par de terrestres désirs, sans chercher à les réprimer, car elle ne sait point encore que le culte du Seigneur demande un cœur plus épuré, dans lequel l'amour de l'homme ne balance point celui du Créateur. Mais, au sein d'une nation idolâtre, c'était encore beaucoup que d'avoir su s'élever à la connaissance du vrai Dieu, de se dévouer avec joie et résignation au salut

d'Israël, et de sacrifier une passion naissante à la sûreté de ses parens. Aussi l'Eternel la regarda-t-il avec complaisance, et du plus haut des cieux, où il réside dans un océan de lumière dont le soleil du monde n'est qu'une faible étincelle, il dit aux archanges qui l'entouraient dans un respectueux silence, en le couvrant de leurs ailes resplandissantes : « En vérité, voici celle que » j'élèverai au-dessus de toutes les filles » d'Israël, car elle m'a connu et m'a » invoqué dans sa détresse ; aussi je me » suis approché d'elle, et je bénirai son » hymen et les fruits de son hymen, » qui donneront des rois à mon peuple » et un sauveur au monde (1). »

(1) De l'hymen de Rahab naquit une fille du même nom qu'elle, qui épousa Salmon, fils de Naasson, et qui donna le jour à Booz, père d'Obed; Obed le fut de Jessé ou d'Isaï, et celui-ci eut pour fils le grand David, premier roi d'Israël, de la tribu de Juda, duquel descend, selon la chair, le Messie, fils de Dieu et médiateur de la nouvelle alliance. (*Histoire du peuple de Dieu*, t. 3, p. 46.)

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Ce fut par une protection divine qu'Horam et Issachar échappèrent à la rencontre des troupes qui les cherchaient dans les plaines de Jéricho, depuis Engalim, sur les bords du grand lac, jusqu'aux montagnes d'Ephrem, à l'orient d'Aï. Chaque fois qu'ils s'approchaient d'elles, Dieu les entourait d'une nuée épaisse; et, sous cet abri céleste, ils eurent bientôt gagné le torrent de Carith, qui sépare la vallée de Janoé des cavernes de Salim. Horam voulait le traverser, afin de s'éloigner davantage du danger; mais Issachar ne put se résoudre à le suivre. Il disait:
» Non, je ne quitterai pas la vallée, en
» restant ici je la verrai plus tôt, je
» saurai plus tôt que Rahab est sauvée.
» Allez, Horam, laissez-moi seul, ne
» risquons pas qu'on nous découvre tous
» deux, afin qu'un de nous du moins

» aille rassurer Israël. — Faible enfant
» de Jacob, répartit Horam, est-ce
» donc ainsi que vous vous confiez dans
» le Tout-Puissant? Doutez-vous donc
» que s'il veut sauver Rahab, tous les
» efforts des infidèles ne feront pas
» tomber un cheveu de sa tête? Celui
» qui nous a soustrait à la mort d'une
» manière si miraculeuse, n'aura-t-il
» pas le pouvoir de fermer les yeux de
» l'impie sur les démarches de la fille
» de Canaan? Je vous ai vu plus résigné
» quand nous marchions vers Jéricho.
» —Ah! je ne craignais alors que pour
» moi, répondit douloureusement Issa-
» char; mais c'est pour nous que Rahab
» s'expose; l'aimable fille de Jéricho
» est en danger, et Issachar l'a aban-
» donnée. Qui sait si maintenant des
» barbares ne l'arrachent pas de son
» asile pour la livrer à la vengeance
» du roi? Peut-être elle m'implore, et
» je ne l'entends pas? Ah! quand vien-
» dras-tu ici, fille charmante? Je vais
» monter sur le haut de la colline, au
» pied de ces oliviers sauvages, et là je
» jure de ne prendre ni repos ni nour-

» riture, jusqu'à l'instant où je t'aper-
» cevrai dans la plaine. Oh! quand
» je verrai tes regards timides se tour-
« ner autour de toi pour chercher
» Issachar, quand ta douce voix fera
» retentir les échos de son nom, et que
» tes pas légers se dirigeront vers le lieu
» d'où il te répondra, quels vœux lui
» restera-t-il à adresser au Seigneur?
» — Est-ce bien vous que j'entends,
» s'écria Horam indigné? Quoi! l'amour
» d'une femme remplit tous les vœux
» d'un serviteur de Dieu? Aveuglé par
» une beauté fragile, qui bientôt ne
» sera que poudre, il oublie l'immor-
» telle gloire promise à Israël! Repen-
» tez-vous, Issachar; car l'Eternel est
» un Dieu jaloux, qui ne veut point
» qu'on lui préfère aucun objet terres-
» tre; craignez que votre folle passion
» n'excite son juste ressentiment, et
» que, pour vous mieux punir, il ne
» le fasse tomber sur Rahab. — O Eter-
» nel! prends pitié d'elle, et ne châtie
» que moi, s'écria Issachar dans un
» torrent d'amères douleurs; si je t'ai
» offensé, ne la rends pas victime de

» mon égarement. Ah ! si c'est un crime
» de vouloir l'amour de Rahab, frappe
» moi, Seigneur, car nul ne fut plus
» coupable ni plus résolu à l'être tou-
» jours. Fille trop chérie ! ton image a
» pénétré jusque dans la moëlle de
» mes os, et le sable d'Aram, que le
» soleil dévore, est moins brûlant que
» mon amour. Viens, hâte-toi, car ta
» présence seule peut calmer les trans-
» ports de ma douleur, et cette ardeur
» inconnue qui me consume comme les
» feux du midi flétrissent la fleur du
» désert. — Adieu, je fuis, s'écria Ho-
» ram en s'éloignant précipitamment;
» je crains que le Seigneur, irrité de
» l'excès de ton délire, ne fasse tomber
» sa foudre sur ta tête, et n'engloutisse
» tout ce qui t'entoure. Je vais m'en-
» foncer dans les cavernes de Salim,
» jusqu'à ce que Rahab, fidèle à sa pro-
» messe, vienne nous donner les lu-
» mières qui doivent éclairer notre gé-
» néral; je les recueillerai de sa bouche,
» et j'irai les porter au camp d'Isaël;
» et toi, si subjugué par le vil amour
» de la chair, enchaîné aux pieds de ta

» Cananéenne, tu refuses de rejoindre
» avec moi les plaines de Moab, nos
» frères ne te regarderont plus que
» comme le violateur des ordres de
» Dieu, et t'abandonneront à sa ven-
» geance. »

Il dit, et s'éloigna. Issachar ne s'en aperçut pas, à peine l'avait-il entendu; l'image de Rahab, empreinte dans son cœur, absorbait toutes ses pensées. Couché sur la terre humide durant la nuit entière, exposé tout le jour à l'ardeur du soleil, il oubliait de se nourrir, et négligeait de se cacher : sombre et rêveur, il parcourait en gémissant la riante vallée de Janoé, sans se reposer sous ses frais bocages, ni jouir de ses doux parfums; appelant sa bien-aimée, prêtant l'oreille au moindre bruit, le murmure des insectes et le balancement de l'herbe faisaient palpiter son cœur d'une espérance trompeuse, qui, en s'évanouissant, le livrait à une tristesse plus profonde encore. Tel le passereau solitaire exhale ses tendres plaintes sur le palmier où il attend sa compagne; depuis qu'il en est séparé, il ne chante

plus, il néglige son plumage, il dédaigne la figue succulente et la datte sucrée ; il languit, il mourra si ses amours lui sont ôtées. Eh ! qui pourrait vivre sans aimer ? tout ne vit-il pas d'amour dans la nature, depuis l'humble fleur dont l'astre du jour ouvre le sein, jusqu'aux brillans séraphins qui brûlent éternellement pour Dieu, en chantant ses louanges autour de son trône ?

Cependant, fidèle à sa parole, le troisième jour après le départ des deux Israëlites, Rahab remplit une corbeille d'osier d'un quartier d'agneau rôti, d'un pain de fleur de farine, d'un vase de lait frais ; et, la posant sur sa tête, elle s'achemine vers la retraite d'Issachar, instruite de ce qu'elle doit dire aux deux Hébreux. Mais sa conduite a excité les soupçons du roi ; il l'a entourée d'espions qu'elle ignore et qui la suivent de loin : c'est donc elle qui va leur indiquer l'asile de son bien-aimé et le livrer à ses ennemis. O Eternel ! c'est ainsi que tu permets à notre ignorance de nous pousser dans l'abîme, afin de nous convaincre que, devant tous nos maux à nos

erreurs, et notre salut à ta bonté, nous reportions vers toi seul ce tribut d'adoration et de reconnaissance que notre faiblesse est souvent prête à accorder aux créatures que tu as faites, et aux images taillées par nos mains.

Rahab est parvenue à l'entrée de la vallée de Janoé ; elle s'avance à l'ombre des palmiers ; elle parcourt des bosquets de myrthes et de grenadiers, dont les fleurs rouges s'effeuillent en passant sur sa blonde chevelure. Bientôt elle entend une marche précipitée, elle distingue des accens entrecoupés : « C'est lui, c'est » lui, dit-elle, c'est mon bien-aimé qui » accourt ; » et à cette douce pensée, son sein se gonfle et s'abaisse comme les ondes du ruisseau qu'agite la brise du matin. Issachar, éperdu de joie, la presse sur son cœur : « O fille de Jéricho, s'é» crie-t-il, est-ce bien toi que je vois ? » Ta présence me rend à la vie ; si tu » avais tardé un jour de plus, Issachar » allait mourir. Viens t'asseoir auprès » de moi sur l'herbe fleurie : que mon » amour te délasse. Voici des fruits pré» parés pour toi, manges-en, ma bien-

» aimée. Que tu es belle, ô Rahab ! Le
» lis de la vallée est moins blanc que
» toi ; tes lèvres sont plus fraîches que
» la rose de Janoé, et ton haleine plus
» suave que son parfum. Quand tu me
» regardes, mon cœur bat avec tant de
» violence, qu'il me semble que je vais
» mourir ; car tes yeux sont tendres
» comme ceux de la gazelle. Dis-moi
» que tu m'aimes ; dis-le, répète-le
» sans cesse, que j'entende de ta bouche
» ces mots plus doux que le premier
» songe d'amour. — Issachar répondit-
» elle en rougissant, je t'aime, et le
» ciel m'est témoin que je ne lui de-
» mande d'autre bonheur que ton amour
» et d'autre gloire que ton hymen ;
» mais soumise aux lois du Seigneur,
» je ne veux approcher de toi que quand
» il l'aura permis. Jusque-là que nos ca-
» resses soient innocentes et pures
» comme celles que la chaste vierge re-
» çoit de son père. — O la plus belle
» des filles, s'écria Issachar, que me
» demandes-tu ? et comment pourrai-je
» t'obéir ? Viens, pose ta tête sur ma
» poitrine ; caches-y ta modeste rou-

» geur, et enlace tes bras autour de moi, » de même le lierre flexible s'attache au » cèdre de la montagne. — Non, non, » reprit Rahab, en le repoussant; je » cours chercher Horam, c'est lui qui » recevra les avis que le Seigneur me » commande de donner à ton peuple, » et que tu refuses d'entendre. » Elle dit, et s'échappant, légère comme une biche, elle rase le gazon que son pied courbe à peine, tandis que le vent, en se jouant dans les plis de sa robe ondoyante, découvre de nouveaux charmes à Issachar qui la suit. Elle fait retentir la vallée du nom d'Horam.

De l'autre côté du torrent, Horam l'a entendue; il accourt, il paraît sur le haut d'une roche escarpée, dont la pointe domine à pic sur le Jourdain. La vue du sage ranime les forces de la jeune Cananéenne, et l'Eternel qu'elle implore, l'Eternel lui-même a doublé le courage de son cœur. Elle vole autour du rocher, le gravit légèrement, atteint bientôt le sommet où Horam l'attendait, et en arrivant près de lui, tombe épuisée par la fatigue et le triomphe qu'elle

vient de remporter sur sa propre faiblesse Le grave Horam la soutient et lui dit : « Noble et courageuse fille de » Jéricho, votre salut est assuré, et » malgré vos premières erreurs, votre » gloire parviendra jusque dans la postérité la plus reculée, car vous avez » résisté aux séductions de l'amour, » pour marcher fidèlement dans la voie » du Seigneur. Maintenant, parlez, » dites-nous ce qu'Israël peut espérer » dans le siége qu'il médite ; et vous, » ajouta-t-il, en prenant la main d'Issachar, écoutez avec respect les paroles qui vont sortir de sa bouche. »

Alors l'esprit de Dieu s'empara de Rahab, et elle dit : « Fils de Jacob, je » connais que l'Eternel vous a donné » tout ce vaste pays ; c'est pour vous » que fleurit notre vigne, et que mûrissent nos moissons : aussi la terreur » de votre nom a-t-elle saisi tous les » Cananéens, et ils sont devenus lâches à cause de vous. Quand ils ont » su que l'Eternel avait tari les eaux » de la mer Rouge devant vous, et » que vous aviez détruit les deux rois

» des Amorrhéens, à Sihon et à Hog, » leur cœur s'est fondu, leur courage » s'est évanoui, et ils sont tombés dans » l'abattement. C'est pourquoi vous » pouvez venir sans crainte, car le » Seigneur vous livre les Cananéens; » ils n'ont plus de sagesse pour se ré- » soudre, ni de courage pour agir, et » leurs faibles murailles ne pourront » les défendre des armes d'Israël. Allez » donc rassurer vos frères contre la mul- » tiplicité de leurs ennemis; pour les » vaincre, il leur suffira de se mon- » trer. »

Rahab avait à peine achevé, que des cris affreux partirent du pied du rocher, et les espions du roi, armés de javelots et d'épées, se découvrirent tout à coup. Issachar, en voyant tous les chemins coupés, ne tremble que pour Rahab; et, la pressant étroitement dans ses bras : « Fille de Canaan, lui dit-il, li- » vre-toi à ma foi et à mon courage. En » dépit de ces hommes, je puis t'em- » mener encore au camp d'Israël. Con- » sens à abandonner ton pays : ne le » veux-tu pas? — Ne délibère plus,

» Rahab, s'écria Horam ; ta vie en dé-
» pend ; l'ennemi nous entoure, échap-
» pons à sa rage ; je vais t'ouvrir le che-
» min. » Et, sans se donner le tems d'achever, il s'élance le premier dans le Jourdain. « Me suivras-tu, ma bien-
» aimée, s'écrie vivement Issachar ? Je
» veux te sauver ; j'ai de la force pour
» tous deux. Voici les soldats qui ap-
» prochent : nous n'avons plus qu'un
» instant ; si tu restes, je reste aussi, et
» je meurs avec toi. — Fuis, Issachar,
» lui dit-elle, ils vont te saisir ; Israël
» t'attend, Dieu t'appelle : sauve-toi, je
» te suivrai. » Il jette un cri, se précipite dans le fleuve, repousse d'un bras les vagues qui veulent l'entraîner, et tend l'autre à Rahab. Elle s'avance sur le bord du roc ; déjà sa tête et son cops penchent vers l'abîme, elle va tomber ; mais les satellites du tyran, qui atteignent en ce moment le sommet du rocher, et qui tremblent de perdre leur dernière proie, crient en fureur : « Ra-
» hab, souviens-toi de ton père. » A ce nom, la vertueuse Cananéenne frémit

de son oubli, s'arrête, voit son sort, et n'hésite pas. Tombant à genoux sur la pointe du rocher, les mains élevées vers le ciel, elle offre sa vie à l'Eternel, jette un triste regard sur son amant qui se débat contre le fleuve, lui crie un dernier adieu, et tombe inanimée entre les mains des farouches soldats, qui la chargent de chaînes en la menaçant. Cependant Issachar, en la voyant disparaître sans pouvoir seulement tenter de la défendre, se sent percé d'une si violente douleur, qu'il pâlit, perd ses forces, et devient le jouet du fleuve impétueux. Mais le Tout-Puissant veille sur lui, et commande aux flots de le porter sur la rive orientale, où Horam l'attendait, et où, à force de soins; il parvient à le rendre à la vie.

L'infortuné Issachar arrive le lendemain au camp d'Israël, la chevelure en désordre, et l'œil étincelant d'une sombre fureur. A la vue de ses frères, il déchire ses vêtemens, il se jette le visage contre terre, et couvre sa tête de poudre; il conte ses aventures et le

sort de Rahab. Ce funeste récit excite l'indignation de toutes les tribus; elles poussent des cris de vengeance, et demandent à Josué de les mener au secours de la libératrice d'Israël. Le saint général les écoute, les arrête, et leur répond : « Si Dieu veut que Rahab périsse, vos » armes ne la sauveront pas; et, pour » la délivrer, il n'a pas besoin de votre » aide. Attendez donc pour combattre » que l'Eternel ait parlé, et qu'il ne » soit pas dit qu'Israël se soit armé pour » une femme. — J'irai donc seul, s'écrie » impétueusement Issachar; car je le » jure par le Dieu vivant, je ne la laisse» rai pas périr sans secours. » A ces mots, il se lève; une partie de Juda se range auprès de lui, impatiente de venger son injure. L'austère Horam lui-même, touché du sort de Rahab, s'avance à la tête d'Ephraïm. Josué, qui voit les enfans d'Israël prêts à se révolter contre lui, se prosterne devant eux dans la poussière, et s'écrie : « O Dieu! prends pitié de ton peuple, car il va t'aban» donner et mériter ta colère. » Alors

on entendit un grand bruit ; l'Eternel tonna du haut des cieux, la terre s'émut et trembla, des nuées s'amoncelèrent auprès du tabernacle, semblables à un pavillon de ténèbres ; et, de leur sein, une voix éclatante comme l'orage, fit entendre ces mots : « Approche-toi,
» Josué, et écoute ces paroles de l'Éter-
» nel, ton Dieu : comme j'ai été avec
» Moïse, je serai aussi avec toi ; que
» ces hommes-ci s'arrêtent donc, te
» craignent et t'obéissent ; que tout Is-
» raël soumis et pénitent, se sanctifie
» aujourd'hui : demain je lui ferai voir
» des choses merveilleuses. Voici l'ar-
» che d'alliance du dominateur de toute
» la terre ; elle va passer à travers le
» Jourdain, et les eaux se reculeront
» devant elle avec respect. » Dieu ayant parlé ainsi, dissipa d'un souffle les tourbillons dont il était enveloppé ; son visage parut comme une flamme ardente. Il étendit la main vers son peuple, qui demeurait le front attaché contre terre. Alors l'incrédulité et la rébellion abandonnèrent tous les cœurs ; et l'Eternel

ordonnant aux vastes cieux de venir à lui, ils s'abaissèrent pour le recevoir dans leur sein, et toutes les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait dit.

FIN DU TROIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Le lendemain, Josué, inspiré par l'Éternel, envoya des hérauts dans toute l'étendue du camp annoncer aux douze tribus de se préparer, selon qu'il l'ordonnerait, pour la cérémonie du passage du fleuve, afin que la pompe solennelle et l'appareil magnifique présidassent au grand jour qui commençait. Les lévites, chargés de porter l'arche sacrée, ouvraient la marche, revêtus de longs habits de lin; le saint pontife, Eléazar, marchait à leur tête. Autour d'eux, des chœurs de jeunes hommes et de jeunes filles chantaient des cantiques sacrés. Une foule innombrable de soldats, rangés en colonnes, à droite et à gauche du Saint des saints, remplissait un espace de quatre mille coudées; et, dans cet ordre admirable, Israël arriva tranquillement au bord du Jourdain.

C'était le tems où le fleuve grossissait par la fonte des neiges des montagnes du Liban; mais les lévites, loin d'être effrayés de son impétuosité, s'avancèrent sans crainte, chargés de leur précieux dépôt, et mirent le pied dans les eaux.

A l'instant, celles qui venaient de la source s'arrêtèrent et s'accumulèrent en une haute montagne, qu'on apercevait de la ville d'Adom, tandis que les eaux inférieures continuèrent à rouler vers leur embouchure, et laissèrent une espace vide depuis le lac Asphaltite jusqu'au lieu où l'arche s'était arrêtée, tandis que tout le peuple traversait le fleuve.

Tout ceci se passait à la vue de Jéricho, sous les yeux des fils de Moab, d'Ammon et de Cham, sans qu'aucun osât troubler cette sainte marche. Le même Dieu qui avait suspendu les eaux du Jourdain, remplissait les infidèles d'une vive frayeur; et les Israélites, environnés de nations belliqueuses et jalouses, agissaient avec la même sécu-

rité que s'ils eussent fait chez eux les préparatifs d'un triomphe ou d'une fète religieuse. Dès que le peuple fut passé sur la rive occidentale, tandis que l'arche était encore au milieu du fleuve, Issachar éleva la voix, et demanda qu'on marchât droit à la ville ; mais Josué s'opposa encore à son désir, « O mon fils, » lui dit-il, tu viens d'ètre témoin de » ce que peut l'Eternel pour ceux qui » se fient à sa parole ; s'il t'a promis » Rahab pour épouse, il saura te la con- » server. Mais Israël n'avancera pas » vers la plaine avant d'avoir dressé un » monument en signe de reconnaissance » du prodige que Dieu vient d'opérer » en sa faveur, afin que dans les siècles » après nous, quand nos enfans inter- » rogeront leurs pères, et leur diront : » Que signifient ces pierres-ci ? ils puis- » sent leur répondre : Quand Israël vint » s'emparer de l'héritage qui lui était » destiné, Dieu fit tarir les eaux du » Jourdain devant lui, afin que tous » les peuples de la terre reconnussent » que la main de l'Eternel est forte, et

» que lui seul est le vrai Dieu du ciel.
» Viens, Issachar, prie avec tes frères,
» et offre ta résignation au Seigneur;
» elle sera plus efficace que tes armes;
» car l'Eternel est un Dieu de bonté,
» qui n'afflige ses enfans sur la terre,
» que pour leur épargner un jour un
» châtiment plus terrible. » Issachar, vaincu par l'ascendant de Josué, se soumit et s'humilia devant le Seigneur; mais le soir, quand le sacrifice fut achevé, tandis que tous les Hébreux reposaient dans le camp de Galgal, il sortit dans la plaine et s'avança seul vers Jéricho.

Si les portes de la ville eussent été ouvertes, Issachar eût bravé tous les dangers pour pénétrer jusqu'à sa bien-aimée; mais la vue des Israélites avait causé tant de frayeur aux habitans de Jéricho, qu'ils se tenaient soigneusement enfermés dans leurs murs, et il n'y avait personne qui en sortit ni qui y entrât. Le jeune Israélite, voyant cela, fut s'asseoir sous le rempart, au pied de l'éminence où la maison de Rahab était

située ; et, levant les yeux vers cette fenêtre par laquelle il avait fui avec Horam, il aperçut le cordon pourpre. Aussitôt l'allégresse s'empara de son cœur, et sa bouche l'exprima ainsi : « Elle vit encore, puisqu'elle a placé » autour de la maison le signe convenu » entre nous. Quelle autre main l'eût » pu faire ! Sans doute Rahab respire » tout près d'ici. » Et il écoutait s'il n'entendait pas la voix de sa bien-aimée; mais il n'entendait rien, car on était au milieu de la nuit, et tout dormait sur la terre. « Tu dors, ô la plus belle des » femmes, tandis que mon cœur veille, » que ma tête est pleine de rosée et mes » habits trempés de l'humidité de la » nuit. Mais voici la voix de ton bien-» aimé qui crie à ta porte : ne te mon-» treras-tu pas, mon épouse, ma sœur ? » me laisseras-tu languir seul dans la » solitude de la nuit ? Comme le cerf » altéré cherche l'eau des fontaines, » ainsi mon cœur te désire, ô Rahab ! » mais si tu tardes à paraître, tu me » chercheras en vain ; tu ne me trou-

» veras plus, car j'entends le bruit de
» la ronde par la ville, et si la garde
» des murailles m'apercevait, elle sai-
» sirait celui que tu aimes, et il ne
» pourrait plus te presser dans ses bras,
» ni recevoir tes baisers plus doux que
» le miel, et parfumés comme la myr-
» rhe. Adieu, ma bien-aimée, adieu.
» Quand l'Eternel des armées per-
» mettra qu'Israël entre dans Jéricho,
» j'abandonnerai le riche butin, les
» vases d'or et les vêtemens de pourpre;
» je ne demanderai que toi, je ne veux
» que toi. A tes côtés, quand ta bouche
» me sourira avec tendresse, je serai
» plus riche que les plus puissans mo-
» narques; car tu es belle comme le gre-
» nadier en fleur, ta taille est semblable
» à un palmier, tes vêtemens exhalent
» l'odeur exquise des cèdres, et ton
» amour est délicieux à mon cœur. Fille
» tant aimée! quand jouirai-je de ta
» présence et de tes regards? Oh! qu'il
» vienne, qu'il vienne le jour où, re-
» cevant ta main des mains de l'Eter-
» nel, je pourrai te nommer mon épouse

» à la face de tout Israël, et t'emmener
» dans l'enfoncement des lieux escarpés,
» là où fleurit le muguet de la vallée;
» et où on n'entend que le chant de la
» tourterelle amoureuse ! » Ainsi, durant toute la nuit, se plaint le tendre Issachar. Mais à peine voit-on l'aube commencer à blanchir la pointe du mont Hébal qu'il retourne vers le camp de Galgal. C'est dans ce jour qu'il sait qu'Israël doit marcher contre Jéricho, et qu'il espère retrouver sa bien-aimée. Mais l'Eternel, qui se joue des vaines espérances de l'homme, en a ordonné autrement : en ce jour il voulut élever davantage son serviteur Josué aux yeux de tout Israël, afin qu'il fut craint comme Moïse l'avait été pendant sa vie; et il lui communiqua sa parole une seconde fois, disant : « Regarde, j'ai livré
» en tes mains Jéricho, son roi et ses
» hommes forts et vaillans : vous tous
» donc, gens de guerre, vous ferez le tour
» de la ville pendant six jours, et sept
» sacrificateurs porteront sept corps de
» beliers devant l'arche; mais le sep-

» tième jour, qui est celui du sabbat,
» vous ferez sept fois le tour de la
» ville, et les sacrificateurs sonneront
» du cor : aussitôt le peuple jettera de
» grands cris de joie, la muraille de
» la ville tombera, et tout le peuple
» montera vis-à-vis de soi. »

Quand l'Eternel parlait, Issachar n'eût osé désobéir ; et quoique les sept jours qu'il fallait encore attendre pour entrer dans Jéricho, pesassent sur sa poitrine, comme la lourde pierre détachée du rocher, cependant il plia son cœur à la volonté du Très-Haut ; et, durant tout le jour, prosterné devant son tabernacle les yeux noyés de larmes et les cheveux souillés de poussière, il l'invoquait ainsi : « O Eternel ! écoute
» ma prière, et que mon cri aille jus-
» qu'à toi ; châtie l'iniquité des su-
» perbes, mais sauve leur humble ser-
» vante de leur malice, afin qu'elle
» puisse te bénir et chanter tes louanges
» à la tête des filles d'Israël, tandis que
» je la couronnerai des roses nuptiales
» sur Jéricho en cendres. » Dieu en-

tendit et reçut le voeu du jeune Israélite, et quand le septième jour fut venu, et que tout Israël, levé avant l'aurore, eut fait sept fois le tour de la ville, que les sacrificateurs qui portaient la sainte arche eurent sonné du cor, et que Josué, en voyant tomber les murs de la ville, eut dit au peuple : *Réjouis-toi, Israël, car le Seigneur t'a livré Jéricho*, l'impétueux Issachar s'élança un des premiers au milieu des débris roulans et des pierres écroulées, et traversa les rues de Jéricho en criant à haute voix : *Rahab! Rahab!* Il courut à la maison de sa bien-aimée, tous ses parens y étaient réunis, mais elle n'était point avec eux. Son vénérable père, vêtu d'un sac, la tête couverte de cendre, versant de grosses larmes, lui dit : « Ils » ont enlevé ma fille pour la sacrifier » à leur Dieu. Depuis deux jours et » deux nuits je prie le vôtre de venir » la sauver ; s'il exauce ma prière, je » m'attacherai à jamais à sa loi. » A ces mots, le cœur d'Issachar fut agité comme les arbres des forêts que le vent

ébranle : éperdu, il court au temple de Baal, les portes en sont déjà brisées, et les ornemens dispersés çà et là : les colonnes de jaspes roulent à ses pieds; les vases d'or et d'argent, incrustés de topazes, de sardoines, de chrysolites et de saphirs, et remplis des aromates les plus exquis, des vêtemens de fin lin d'Egypte travaillés en broderies, des tapis de pourpre de Tyr sont étendus sous ses yeux; il foule aux pieds ces richesses, il les dédaigne, ou plutôt il ne les voit pas : sa bien-aimée seule occupe sa pensée. Il appelle Rahab, et Rahab ne repond pas. Dans sa douleur, il se frappe la poitrine, et se jette la face contre terre, en versant des pleurs que l'amour et la rage lui arrachent également. Tout à coup il croit distinguer des gémissemens étouffés; il court de ce côté, et arrive jusqu'au fond du temple où l'idole de Baal, caché dans un sanctuaire fermé, se dérobe à tous les yeux. Par-delà cette enceinte, l'Israélite a reconnu la voix de Rahab : le désespoir lui prête des forces, il brise les portes,

renverse tous les obstacles, et aperçoit sa bien-aimée aux pieds de l'idole, les cheveux épars, le sein découvert; six prêtres de Baal, armés de glaives, sont prêts à lui arracher la vie.

A cette vue, Issachar jette un cri terrible qui retentit dans tout le temple, et porte le trouble et l'effroi dans l'âme des sacrificateurs. Ils s'arrêtent interdits; mais bientôt, confus de s'être laissés effrayer par un seul homme, ils veulent achever leur sacrifice : c'est en vain qu'ils le tentent, le couteau mollit contre le sein de Rahab, et leurs bras se roidissent comme enchaînés par une puissance supérieure. Ce prodige achève de les abattre, ils défaillent et tombent sans force. Issachar lève son fer pour les immoler: mais la douce Rahab le retient et lui dit : « O mon bien-aimé! si l'Eternel a ordonné que ces hommes soient mis à mort, laisse remplir ce funeste soin à tes frères; mais toi, ne souille point tes mains généreuses du sang d'un ennemi vaincu; sois clément après la victoire, comme terrible

» pendant le combat. Viens, Issachar,
» éloignons-nous du carnage ; qu'il ne
» soit pas dit que l'époux de Rahab ait
» un cœur endurci aux cris des misé-
» rables. » Quoiqu'Issachar sache bien que Dieu a ordonné aux Israélites d'exterminer tous les infidèles, et que les épargner soit lui désobéir, néanmoins il cède au vœu de sa bien-aimée et jette son glaive loin de lui. « Que ton parler
» est gracieux! fille de Canaan, lui dit-
» il; tes lèvres distillent le miel. Viens
» avec moi, sortons de Jéricho, mon-
» tons sur la colline nous asseoir sous
» la vigne en fleur ; là tu me donneras
» tes amours. » Il dit, et tandis que les Hébreux poursuivent et écrasent les malheureux habitans de Jéricho, Rahab, appuyée sur son bien-aimé, fuit cette scène de sang et dedésolation. Cependant elle aperçoit de loin des torrens de fumée qui s'élèvent de l'effroyable incendie de Jéricho, et pleure sur ses frères. « Hélas! dit-elle, je fus cou-
» pable comme eux, que ne se sont-ils
» repentis comme moi? Eternel, pour-

» quoi ta grâce n'est-elle tombée que
» sur ma tête? Que n'as-tu aussi dis-
» posé leur cœur à t'entendre? ils vi-
» vraient encore, et ton nom serait
» grand parmi eux. — Qu'oses-tu dire,
» fille de Canaan, s'écrie Issachar? mur-
» mures-tu contre le Seigneur? —
» Non, dit-elle, je suis soumise à ses
» terribles arrêts; mais mes entrailles
» s'émeuvent aux cris de ces infortunés,
» et s'il avait voulu les racheter du
» péché, ils l'eussent adoré sans doute.
» — Prends garde, Rahab, ce n'est pas
» à nous qu'appartient de juger l'Eter-
» nel; s'il a condamné tous les fils de
» Canaan à la mort, quiconque les sau-
» verait serait coupable. — Eh! tu vois
» bien que je ne les sauve pas, s'écria
» la jeune Cananéenne en pleurant,
» mais Dieu n'a pas défendu de les
» plaindre. Ne t'étonnes pas, Issachar,
» si je m'attendris plus que toi sur leur
» sort; le pécheur doit compâtir davan-
» tage à des fautes qu'il partagea, que
» le juste qui en fut toujours exempt.
» — Viens, viens, ma bien-aimée,

» reprit Issachar, en la pressant dans ses » bras ; que mes lèvres recueillent les » larmes qui coulent sur tes joues, » comme le soleil pompe la rosée qui » tremble sur la fleur naissante. Com- » bien le jour me semble plus beau » quand je le vois avec toi, ô Rahab! si » je touche seulement ta main, je me » sens frémir, car ta peau est douce » comme le duvet de la colombe et par- » fumée comme le baume de Ségor ; et » quand je te presse sur mon cœur, » il s'embrase de flammes si ardentes, » que les eaux de la grande mer ne » pourraient les éteindre. Ah ! que le » grand Pharaon vienne, et m'offre » tous ses trésors pour ton amour, je » lui dirais : Remporte tes trésors, » puissant monarque ; tu n'en as point » qui valent le cœur de Rahab. — » Mon bien-aimé, répondit-elle en le re- » poussant doucement, regarde comme » les vengeances de dieu sont terribles ! » craignons de les attirer sur nous, si » je recevais tes caresses avant de m'être » purifiée dans son temple des souil-

» lures de l'Idolâtrie. Eloigne-toi d'au-
» près de moi, Issachar; demain je se-
» rai ton épouse, mais aujourd'hui je
» ne suis encore que ta soeur. Mon
» bien-aimé, ce jour-ci ne doit pas être
» un jour de bonheur : ah! qu'il en pût
» être un de miséricorde ! que nos
» prières réunies puissent obtenir du
» Très-Haut la grâce d'un seul pécheur!
» A l'heure de la mort, ce souvenir ne
» serait-il pas plus consolant à nos âmes
» défaillantes, que celui des plus douces
» voluptés? » Issachar, touché des paroles de Rahab, triomphe de ses desirs et se prosterne avec elle devant l'Eternel. Ils passent la nuit l'un auprès de l'autre en prières et en invocations; et Dieu, satisfait de voir ce jeune homme et cette jeune fille, à l'aurore de leur vie et unis par le même amour, donner de pareils instans à la charité et à la religion, écouta favorablement leurs voeux. « A cause d'eux, dit-il, je
» sauverai une partie de Canaan; Ca-
» phira et Beroth trouveront grâce de-
» vant moi, et les Gabaonites seront

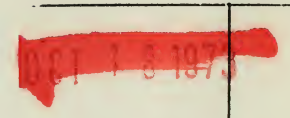
» appelés heureux et sages par toutes
» les nations de la terre. » Dieu dit, et son esprit descendit sur Gabaon, et Gabaon fut sauvé.

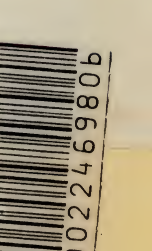
Le lendemain, sur les débris fumans de Jéricho, Josué fait apprêter la fête de l'hymen. Issachar, tenant par la main sa bien-aimée Rahab, vêtue de laine blanche et couronnée de roses, la montre à tout Israël, qui la couvre d'applaudissemens et de bénédictions. Elle baisse vers la terre ses modestes regards ; son cœur est plein d'humilité et son maintien plein d'innocence. Cependant des milliers de mains s'occupent à élever des colonnes de cèdre ; on y suspend des draperies écarlates bordées de turquoises ; on allume des parfums exquis dans des vases richement sculptés ; et au milieu des torrens d'encens qui fument sur cet autel que la piété construit à la hâte, Josué dépose l'arche d'alliance et bénit l'union d'Issachar et de Rahab. L'huile, le miel et le lait coulent à grands flots dans les coupes d'or et d'ivoire. Le peuple boit, se ré-

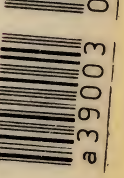
jouit et loue le Seigneur. Deux chœurs chantent et se répondent : l'un est composé des guerriers d'Israël armés de leurs piques étincelantes et de leurs formidables épées ; l'autre est celui des vierges vêtues de fin lin et couronnées de fleurs des champs. « O Eternel ! que ton » pouvoir est terrible, disent les pre- » miers ! tu donnes la victoire à ton » peuple, et les infidèles s'évanouis- » sent devant ton nom, comme l'ombre » légère se dissipe à l'approche du jour. » — Que ta miséricorde est grande, » Seigneur ! reprend le chœur des » vierges ; car tu as tiré la fille de Ca- » naan du péché, et l'as élevée au pre- » mier rang parmi nous, afin de mon- » trer aux impies qu'un repentir sin- » cère trouve toujours grâce devant toi. » — O Dieu fort, reprennent à leur » tour les guerriers, témoins de ta » toute-puissance, la crainte de ton » nom sera toujours présente à nos yeux. » — Témoins de ta bonté, répond le » chœur des vierges, ton amour vivra » à jamais dans nos cœurs. »

Ces chants religieux qu'accompagnent l'orgue mélodieux, la cymbale bruyante et les harpes divines, retentissent dans la vallée d'Harcor, et sont répétés par les échos du mont Ephrem. Ils se prolongent jusqu'au soir, mais quand la nuit vint jeter son manteau d'ébène sur toute la création, Israël rentra dans le silence; les vierges se retirèrent sous la tente de leurs mères, le sommeil s'approcha de la couche des fils de Jacob, pour les délasser de leurs rudes travaux; et Rahab, sur un lit de mousse, de violettes et de muguet, n'ayant pour ornement que sa beauté, pour voile que sa pudeur, et pour pavillon que le ciel, apprit dans les bras d'Issachar que les seuls plaisirs vrais sont ceux qu'embellit l'innocence, que permet le devoir et que consacrent à jamais des sermens prononcés au pied des autels du Seigneur.

FIN.




002246980b


a39003

